

COLLECTION « ETUDES ET DOCUMENTS »
NO 198

Auguste Piguet

REDZO DE DZAO

(Echo des bois)

Mise à jour de 1952, achevé probablement en 1953 ; l'original figure au
Glossaire des patois de la Suisse romande à Neuchâtel

EDITIONS LE PELERIN
2006

Introduction

On savait le professeur Piguet linguiste, on le connaissait historien, ce que l'on ignorait, c'est qu'il était aussi poète. Le texte ci-dessous le prouvera.. Mais si Auguste Piguet taquine la muse, c'est tout autant pour remettre à jour ces bonnes vieilles histoires de la Vallée que pour s'épancher à titre personnel, ainsi le fit-il avec succès dans Invocation et Jours perdus, et même plus souventes fois encore dans ses proverbes et dictons.

Ces bonnes vieilles histoires furent citées parfois dans ses ouvrages historiques et autres mais sans figurer en note. Sur le terme de son existence, alors que parfois la nostalgie le gagne, le professeur troque sa plume d'historien pour retrouver celle du poète. Et ainsi il compose ce gros cahier de 150 pages avec des pièces de différentes époques. Le tout offre un panorama assez complet de ce qui pouvait se raconter le soir dans les chaumières. Des pièces que parfois, chose bien naturelle, on retrouve dans les écrits d'autres auteurs locaux, tel David des Ortons, de son vrai nom Paul-Auguste Golay. A. Piguet semble aussi avoir été inspiré à l'occasion par les productions de son confrère d'outre Risoud, Henri Cordier, dont la réputation de conteur et d'ethnologue n'est plus à faire, par ailleurs entièrement réédité dans son œuvre majeure « Au pays des sapins », par les Editions le Pèlerin, et dans cette même collection « Etudes et documents ».

Il est remarquable et étonnant, après plus de trente ans passés à rechercher tout ce que la région put laisser d'écrits en tous genres, patrimoine historique ou littéraire, l'on puisse encore faire des trouvailles de qualité, tel ce précieux manuscrit qu'est Redzò dè Dzào, ou Echo des bois. Nous devons cette découverte au Glossaire des patois de la Suisse romande, en particulier à M. Hervé Chevalley, qui nous a fourni la copie manuscrite de cette œuvre originale. Nous remercions chaleureusement cette instance qui, à maintes reprises déjà par le passé, aura permis à nos Editions de découvrir et de réimprimer des écrits du Maître.

Nous reproduisons le manuscrit tel qu'il se présente. Seules des interventions mineures ont été faites qui permettent de clarifier le tout.

Nous sommes parfaitement conscient des difficultés de lecture évidentes qu'offrira ce reprint. D'ailleurs il faut le reconnaître, plus personne localement de nos jours n'est à même de comprendre ni de parler notre vieille langue. Les derniers patoisants, en particulier Paul Golay-Favre dit P. d'Amont, sont décédés au milieu du XXe siècle et n'ont pas été remplacés. Nous avons donc affaire là à une langue morte dont pourtant la trace restera à jamais grâce aux écrits entre autres du professeur Piguet qui consacra une partie de son œuvre, ce furent d'ailleurs ses premières études, à la langue régionale. On découvrira plus bas dans la bibliographie ses ouvrages sur le sujet.

Cette difficulté de lecture pourra être simplement mise de côté en ayant recours à la transcription « moderne » de la version française que l'on trouvera en fin de brochure. Le travail demandé par la mise au net de celle-ci nous aura permis de prendre connaissance de façon très intense et très particulière de la mentalité du professeur Piguet. Celui-ci, plus que de se contenter de mettre à jour de la meilleure façon qu'il soit et sous sa forme la plus « classique » cette matière culturelle issue de notre terroir, y mêle souvent sa propre façon de voir les choses. En ce sens on peut considérer, surtout quand il s'agit des proverbes et dictons, qu'une part importante est de lui plus qu'émanant d'une vraie tradition locale. Un dicton équivalent en quelque sorte à une pensée particulière.

La versification du professeur Piguet n'est pas toujours sensationnelle. L'homme ne se soucie de sa parfaite qualité qu'incidemment, et ainsi on le trouve parfois, et même souvent, pour trouver une rime acceptable, quand rime il y a, à ne pas trop se creuser la tête et à vous lâcher, non pas le premier mot venu mais un autre qui ne serait qu'ordinaire. Il ne se croit assurément pas génial en poésie, utilisant cette forme plus pour poser de manière légère un ancien patrimoine littéraire et puis le transcrire ensuite en patois, que pour plaire. Il ne fera de concurrence à personne en ce domaine si particulier où les vrais talents sont rares.

Cette matière nous offre, au travers d'une sagesse locale bien affirmée, les préoccupations principales de l'auteur. Les thèmes récurrents, pourrions-nous dire.

L'homme dans la société. Le professeur Piguet est un solitaire qui peine à s'immiscer dans des groupes nombreux où il ne trouve guère sa place. Une assemblée peut-être, une réunion, et vite déjà il regrette sa chambre et sa plume. Rien ne vaut le boulot. Ce qui signifie pas que l'homme était un solitaire irrécupérable, simplement il ne se sociabilisait que quand sa volonté le lui commandait. On sait ainsi par exemple qu'Auguste Piguet fréquentait la franc-maçonnerie. De nombreux signes propres à cette instance parsèment en certains lieux ses écrits.

Le boulot, thème essentiel de cette philosophie. Le boulot rédempteur plus que rémunérateur. Les problèmes financiers jamais ne taraudent A. P. Il est probable que sa retraite, une fois parvenu à celle-ci, lui suffit à entretenir son ménage dont par ailleurs il ne parle jamais. Juste parfois cite-t-il sa femme qui a pu lui glisser quelques renseignements au passage. Ce culte du travail est bien de son époque. Il va si loin même que le professeur a pu faire référence à Philippe Pétain : travail, famille, patrie. Tout un programme. Et quand on sait ce qu'il y eut au bout, on ne saurait être solidaire d'une vision aussi simpliste de la vie. Tout de même, professeur, il put y avoir autre chose !

Il l'aurait volontiers convenu, lui qui avait en somme pour idéal, non pas uniquement de bosser, c'était là un simple moyen pour arriver à ses fins, mais la constitution d'une œuvre. Une création immense qui engloberait toute l'histoire de sa région et quelque soient ses facettes. Il y travaillait depuis des décennies, il y consacrerait son temps jusqu'à son dernier souffle. On raconte même ainsi qu'aux derniers jours de son existence, sachant sa fin proche, il s'adressa en ces termes au docteur Rochat qui le soignait :

- Mais je n'ai pas encore fini !

Il voulait naturellement parler de son grand œuvre qu'il considérait comme inachevé, et peut-être même comme à peine commencé. Tant il y avait à faire et à dire en un domaine où il faisait pratiquement cavalier seul. Si seul qu'il pouvait parfois sentir, non pas forcément le mépris de ses concitoyens qui ne comprenaient pas cette rage à vouloir fixer le passé, mais le doute en ce sens qu'il allait loin dans le détail en un domaine où pourtant, la linguistique, il n'y avait rien à espérer, puisque la vieille langue, et cela depuis plus d'un siècle, se mourait, et non pas lentement et sûrement mais à une vitesse folle. A tel point qu'à l'heure où le professeur Piguet écrivait Redzò dè Dzào, pratiquement plus personne n'était capable de lire et de comprendre le patois qu'il fixait phonétiquement.

Ce vieux deviser, comme il l'aimait. Comme il le poursuivait et même le traquait dans ses derniers retranchements. Ce n'était pas un vrai patoisant, il parlait notre langue originelle avec l'accent de l'universitaire, ce qui faisait sourire les rares détenteurs de cet ancien langage. Mais ce qu'il pouvait faire, et mieux que personne, c'était de le transcrire. Et ce travail-là, il fut accompli et il demeure aujourd'hui pour vous donner, si vous avez la chance de pouvoir le pénétrer, une idée, non pas approximative mais précise, de ce vieux parler. Oui, lui, le seul, il a sauvé, tout au moins ce qui pouvait l'être, de notre deviser d'autrefois. A ce titre il mérite toute notre reconnaissance.

L'homme n'était pas religieux, tout au moins pas selon les formes locales. Il se plaisait même à déceler en ses concitoyens qui l'étaient, des tares nombreuses découvertes de les fréquenter depuis longtemps. L'avarice n'était pas des moindres. Curieux, la bible dans une main, le porte-monnaie dans l'autre, mais non pour l'ouvrir aux autres, pour y glisser ce que l'on peut. Un sou est un sou. Ne dit-on pas même en ce pays qu'un sou c'est le début de la fortune ?

Toujours est-il que les religieux, Auguste Piguet ne les suit guère. Il préfère aller son chemin, s'inquiéter seul sur le sens de la destinée, sur la vocation de l'homme. Il souhaiterait « comme un vilain chien, de ses jours saoul, périr au fond des bois ». Auparavant il s'interroge sur son œuvre et il sait combien celle-ci pourrait se révéler limitée, voire éphémère. Il a tort, en ce sens que son œuvre n'est pas limitée, mais large, pas éphémère non plus, au contraire appelée à durer et à fixer des tranches immenses de cette histoire qui, sans lui et son travail acharné, seraient demeurées à jamais dans l'ombre.

Tout n'est pas parfait et juste dans ce que le professeur Piguet a posé. Il s'est parfois laissé aller à d'étranges considérations, porté seul par son enthousiasme et non pas par une documentation solide, nous parlons ici de ses théories sur les débuts de la colonisation combière. Il a vu grand, il a vu loin dans le temps, sans toujours pouvoir étayer ses dires par des documents originaux. Il s'est racheté mille fois en d'autres lieux en respectant scrupuleusement le texte, sans fioriture, sobrement.

C'est une œuvre qui n'a pas encore révélé toutes ses richesses.

Pour en revenir au texte dont nous vous offrons la transcription, aux dictons notamment, on sera étonné aussi des répétitions. Il est presque certain que le professeur Piguet ne s'est guère relu. Et puis même, s'il a pu voir qu'il avait souvent répété les mêmes choses, il n'y aurait guère attaché d'importance. Qui le lirait ? Et puis la vie n'est-elle pas qu'une éternelle répétition ?

Nous avons oublié de traiter de l'un de ses thèmes favoris, le temps qu'il fait. En ce domaine les dictons foisonnent. Ils constituent même l'essentiel de notre fond de commerce. Qui ne parle du temps ne parle de rien. On parle du temps le matin en se levant, à midi juste avant la soupe et le soir encore, en scrutant la couleur du ciel au couchant. On parle du temps parce que celui-ci détermine une partie de notre vie, surtout si l'on a une profession liée à la terre, parce qu'aussi il fait notre humeur. Le temps présent, le temps passé que l'on oublie vite néanmoins, et si fortes et difficiles furent les saisons. Les grandes neiges, les grands froids, les grosses tempêtes, tout cela est vite oublié ou se dilue dans le temps. La mémoire ne retient que peu de chose de situations météorologiques si variées. A quoi bon la charger. Et puis n'est-ce pas le présent seul qui passionne ?

Le tout nous offre vraiment une œuvre étonnante. Document fondamental quant au patois, intéressant quant à la matière, voyez les contes, et plein de sagesse quant aux dictons. En ce qui concerne encore le temps, on comparera les dictons propre à ce domaine avec ceux que l'on aura pu découvrir dans les œuvres du voisin, Henri Cordier. Le temps, d'un côté ou de l'autre de la frontière, avec pour la terre les mêmes métiers, n'est-ce pas tout pareil ?

Le tout encore, un document unique qui mérite pleinement votre attention. Un texte de choix qui est de ceux que l'on espère encore découvrir. RR

Cette brochure comprend :

- I Titre et introduction, pages I à VI.
- II Couverture du volume original, page VII.
- III Page de titre de l'original, page VIII
- IV Table des matières manuscrite du professeur Piguet, page IX.
- V Manuscrit du professeur Piguet, Redzò dè Dzàò, pages originales numérotées de 1 à 150 – non renumérotées en moderne,
- VI Transcription moderne des textes manuscrits en français, pages 151 à 225
- VII Bibliographie, pages 226 et suivantes

TABLE DES MATIERES

Invocation	153
Jour perdu	153
L'essieu	154
Les îlettes	154
Le faible du colonel	155
Petite mésange	156
La chanson de la pompe	157
Le ranz des vaches du Chenit	158
Pétrafélix	159
Le petit cabri	160
Les petits princes	161
Le vieil ouvrier	162
Michel le sorcier	162
Le corbeau et le renard	163
Le pauvre petit bras	166
La chanson du bois chez Aubert	167
La truite et le pêcheur	168
Le fugitif	169
Notre gnôme	170
Jean le meilin	172
Le chemin abandonné	174
La source bleue	174
La table du trente-un	175
Deux voix	177
Besogne ardue	177
Caprice	178
Qu'y a-t-il après ?	178
Le pinson	179
Gaudreamus	180
Nid délaissé	180
Renoncement	181
Le vieux gogan	181
Enfermé	182
La Couquinade	182
Le banc de la Lizza	183
L'amant	184
Les Hydres	185
La folle de son corps	185
Via strada	186
Le trésor de la Dent	187
L'étang de la vieille	188
Un de l'an dix	190
La meute de Noël	198
Cœur brisé	200
Trois prisonniers	201
Dernier souffle	201
Au vieux deviser	202
PROVERBES ET DICTONS	204
BIBLIOGRAPHIE	226

INVOCATION

O ! nuit bénie et que je crains aussi,
Que caches-tu sous ces voiles noirs ?
Apportes-tu à mon âme affaissée
Sommeil et repos à plein tablier,
O ! nuit bénie et que je crains aussi ?

Ou bien si tu tiens, parmi les sombres plis
De la mantille, un philtre qui excite
Le tourbillon fatigant des pensées,
Tourment cuisant d'une tête lassée ?
O ! nuit bénie et que je crains aussi !

Voici trois jours que je n'ai dormi
Aie pitié ! Tu sais qu'il veut falloir
Demain matin prendre son courage à deux mains,
Les nerfs tendus poursuivre la corvée,
O ! nuit bénie et que je crains aussi !

Au haut clocher dix heures ont frappé,
Le dernier moment qu'enfin on se calme.
Appuie vite à ma joue enfiévrée
Le marbre froid de ta main fuselée,
O ! nuit bénie et que je crains aussi !

Comme un souffle de vent, que cela touche à peine,
Essuie la sueur du bout de tes fins doigts.
L'oubli descend... il semble qu'une rosée
Aux deux tempes à présent s'est posée...
O ! nuit bénie et que je crains aussi !

JOUR PERDU

Lentement, pesamment, les heures s'égrènent
Pour le vieux maître que les années courbent.
Aux poignets, aux genoux, peu à peu l'énervement,
A un voleur pareil, mal à propos s'étend.

Les veines au front deviennent plus saillantes.
Je crois bien qu'un soupir, tout chargé de complainte,
Mais vite refoulé, s'égare jusqu'aux dents.
Qui peut dans tous les cas dompter ses sentiments ?

Lui qui comptait déjà, la tête encore vaillante,
Aussitôt relâché cette gent babillante,
Bienheureux se plonger dans son cher élément,

Polissant les couplets de ses rimes ferventes,
Se met à maugréer d'une voix fort dolente :
« Encore un jour perdu, que j'ai vécu pour rien ! »

L'ESSIEU (FABLE)

Au Campe tout sommeille ;
L'écluse ¹ à peine on entend,
Et le bruit sourd des bois
Sur le haut des Chaumilles.
Pourtant cherche fortune
Un certain Jean Croyet ;
Il s'embarque avec charret
Quérir du bois de lune.

Pour grimper la charrière
Jusque sur les Mollards,
Il faut jarret, bras de fer,
Et du souffle à revendre.
Au plus raide de la pente,
L'essieu du mauvais charret,
Qui suit comme à regret,
Ne peut taire sa plainte :
« Nous serons pris, tu verras bien ;
Maudit sorcier, nous serons pris ! »
Doucement la sciette
D'une main maniée
Qui jamais ne tremble
A déguillé fuvette.
Le larron déjà s'incline
Pour charger un arbre sec sur pied,
Quand du noir des buissons,
Le forestier apparaît.
Jean reprend les chevilles
Et court comme un fou,
En bas les raidillons,
Les roches et les talus.
Il entend siffler à l'oreille :
« Je le savais bien ; je le disais bien ;
Vieux coquin, ça te vient bien ! »

L'essieu, c'est la conscience
Qui nous bourrèle tous.
Bienheureux qui a patience
D'écouter ses avis.

LES ÎLETTES

A la grande traversée le Labrador s'apprête.
Braver les aquilons, ou narguer les tempêtes,
Pour lui quelles fêtes !
Devant Londonderry, un instant il s'arrête.

¹ Ecluse (de l'Orbe) déversant dans l'Orbe le trop-plein du canal des Moulins.

Marche et « tiraille » sur place en pensant s'assagir.
Une fumée accourt. C'est celle du messager,
Bondé de passagers.
Nos joies et dangers, ils viennent partager.

Vite un coup de sifflet. Le coutre sémillant.
Recommence à (tourner) la motte ruisselante (tailler).
Cinq minutes d'attente.
La verte Erin s'enveloppe de brume dépurante.

Rien que du gris de plomb, devant et tout autour,
Derrière, comme au-dessus, par ce matin d'automne.
Mais, dis-donc, que voit-on ?
Nager sur le « troublon », de ce côté-ci, vers l'horizon ?

Surprise bienvenue. Deux îles jumelles,
Qui aiment se bercer, toutes plates et jolies,
Sur les vagues mauvaises,
Pâles et d'un vert déteint, elles se mirent seulettes.

Petite rongeur menacée du vieux continent,
Malgré les ans fugitifs, malgré l'éloignement,
Je te vois nettement,
Même les yeux clos, tu m'es toujours présente.

Note : Il s'agit des îles Garvan, comté de Donegal, Irlande. Voyage effectué en octobre 1897.

LE FAIBLE DU COLONEL

Sans pitié pour son semblable,
Cassant, susceptible & peu aimable,
Il avait pourtant une affection,
Le colonel, une passion
A sa façon.

Il tenait à la jument ardente,
Qui volait, toujours vaillante,
Le regard fier, les nerfs d'acier,
En secouant son cavalier
Emplumaché.

Négrillon, jolie bête,
Était noir jusqu'à la tête,
Bien qu'il eût entre les yeux
Une mouche blanche, source d'orgueil.
Je la vois encore.

Dans leur course échevelée,
Déjà les années à la filée,
Poudrent ton front d'un argent fin.
A l'automne vient le gel,
O ! mon voisin.

Tout vidé, mince & minable,
Affaîssé dans son écurie,
Ah ! Est-ce bien le compagnon,
Admiration du bataillon
De l'an trente-un ?

Tu n'avais pas, pour grand' fortune
Envoyé à la famine,
Mon colonel, le vieux noir.
Tant qu'il vivra, il faut qu'il respire
Sous ton toit.

La mangeoire pleine à ras d'avoine,
Et la crèche toujours comble ;
Telle est la règle ; & jusqu'au bout
Ainsi tu veux, ainsi sera,
Mon colonel.

Tous les ans, la grasse plaine
Où se fait la grand' revue,
Au mois de juin voit défiler
Nos soldats de la Vallée,
De blanc sanglés.

Tout d'un coup, comme un tonnerre,
La fanfare éclate à l'angle.
Tu n'oublieras pas, à ce moment,
D'ouvrir la porte au mal voyant,
Mon commandant.

Négrillon qui toujours sommeille,
Vitement tend les oreilles,
Prend position : basé le dos,
Jarrets tendus, bien haut le cou,
Comme dispos.

Quelle flamme étincelle maintenant
A son œil que la nuit voile.
On se demande s'il se croit aujourd'hui
Au camp de Bâle, aux ponts du Rhin ?
Beau souvenir !

Tout se tait sur la grand'place.
Aussitôt change d'aspect
La pauvre rosse. Elle reprend déjà
Son œil éteint, ses os saillants,
Son air dolent.

Tendrement deux mains fines,
Deux mains que tu devines,
Ta maigre échine ont caressé.
Deux larmes à mal cachées
L'homme d'acier.

LA PETITE MESANGE

Pourquoi rester tout à fait seulette
Dans les grands bois, oh petite mésange,
Tandis que le soleil,
De ses rayons jaloux,
Glisse, déteint, vers la Bourgogne,
Comme s'il avait vergogne ?

Yi yù, yù, yi ! Quelqu'un sifflote,
Le jour durant les mêmes notes.
D'un coup sec, là-haut.
A l'extrémité d'un rameau vert,
Qui donc déshabille une five
Pour y trouver une graine jolie ?

Quand même la neige tourbillonne par ici,
Que les glaçons dansent aux ramilles,
L'oiselet de la « dais »
Sait garder le cœur gai.
Si le gel brille aux branchettes,
Ne vous en chaut mes petites mésanges.

Tête cachée sous l'ailette,
De nuit tu n'as pas la tremblette.
Un simple creux suffit à contenir
Ton corps, le tout petit.
Tu as beau chercher, vilaine « criblette »²
Elle est bien cachée, ma petite mésange.

Du haut perchoir de ce sapin,
Apprends-nous donc, oh ! mignonne,
A vivre simplement
Loin des entraînements
Qui mènent l'homme à la baguette,
Qu'on le croirait marionnette

LA CHANSON DE LA POMPE

Adaptation française.

Un trop malin s'était permis
De mettre le feu à son fourbi.
Il n'avait pas compté
Avec nos brav'pompiers.
Chantons donc leur vaillance.
Viv' l'action, viv' l'action ;
Chantons donc leur vaillance ;
Viv' l'action
Du piston.

Lorsque l'tocsin a retenti,

² Note non donnée par le professeur Piguet. La criblette est un petit oiseau de proie.

Lugubre au milieu de la nuit,
Tôt après le cornet
Les voilà déjà prêts,
Nos fiers gars de la pompe.
Viv'l'action, viv'l'action, etc.

Au bout d'une heur' en fin des fins,
A force d'eau, tout s'est éteint,
Grâce à nos brav' pompiers,
Qui savent leur métier.
Ils méritent un bon verre.
Viv'l'action, viv'l'action, etc.

Le malandrin, dans son cachot,
Soupir', à l'air des plus capots.
Ce qu'il redout' le plus
C'est d'aller en Bochuze.
Honneur à ceux d'la pompe.
Viv'l'action, viv'l'action, etc.

LE RANZ DES VACHES DU CHENIT

Aussitôt que l'alouette
Vient siffler sa chansonnette
En « cerclant » vers le soleil,
Je me sens souple et joyeux.
Qui pourrait tenir en place
Quand de neige, il n'y a plus trace ?

Petit berger, je fus déjà très petit,
Intéressé & plein de hardiesse.
J'ai juré d'être armailli ;
N'ai voulu de l'établi.
Rien ne vaut mon beau métier ;
Il y a de quoi en être fier.

Quand il fait beau par les montagnes,
Rien de tel que mes aumailles !
Je chante ou siffle toujours content,
En répandant le fumier, l'enlevant ou trayant.
Si ton temps au mieux tu emploies,
Ne crains pas d'échouer.

Bovairon , deux ans je le fis,
J'y trouvai mon grand plaisir.
J'aime tant ces bonnes vaches ;
Je ne pourrais vivre à l'attache.

Mais, quand il pleut depuis longtemps,
Aller quérir les bêtes en plein dans l'herbe

Ne serait plaisir pour personne.
Tremblant dans tes hardes,
Mouillé jusqu'au haut des cuisses,
Hurle « tiens ! » bien que tu tousses.

Je suis « fruitier », ta la ou ti !
Je ne veux des fins outils,
Rave pour vos étaux , ces limes,
Vilains objets.

Deux génisses & des toutes belles,
Avec moi sont ici au chalet.
Petits veaux les achetai
Et peu à peu les élevai.
Mon troupeau ainsi commence ;
Il croîtra, ayez patience !
L'année prochaine je serai trancheur,
Beaucoup de bon sérac je vous ferai.
Les porcelets seront nourris
Mieux que nul ne le pourrait ;
Leur poids étonnera
Quand l'automne sur nous cherra.

Fromageur, il faudra que je sois ;
Un beau jour que je commande,
Moi, bien jeune amodieur,
Du métier, fin connaisseur.
Peut-être que sur cette même montagne,
Avec toi, douce compagne,
Orgueilleux, j'y reviendrai,
Enfin patron ici serai.

Cela vous donne un grand courage,
De savoir là-bas au village,
Une personne qu'on aime bien.
Il y a longtemps qu'elle tient à moi
Patientons encore un certain temps .
Dans mes bras, tu tomberas, joliette !
Notre patron, lui aussi,
Sans le sou, s'en est tiré.

PETRAFELIX

D'après la tradition rapportée par le Dictionnaire de Lutz, article Pétrafélix

A cheval sur tes droits,
Baron de la Sarraz,
Il y aurait beau t'implorer,
Renoncer ne voudrais.

Oui, avant qu'on ne marie
Fillette à la Vallée,
Dans un certain lit il faut aller,
Peu lui chaut qu'elle hurle.

Le sire s'en venait
Un jour une trouver ;
Mais, cette fois-ci, il fut trompé,
Chassé comme il convient.

Cachés par les bois noirs,
Les garçons démontés
S'apprêtent à affronter
« L'homme tout que béni ».

Tout près, on entendait
Quelqu'un caracoler,
Du tout ne s'en méfiait
De ce qui l'attendait.

Sur le chemin étroit,
Tout d'un coup ont dardé
Des lurons masqués.
Les retenir, qui pourrait ?

Le baron fort surpris
Contemple ces individus rablés
A ses côtés rassemblés,
Prêts à tout cette fois.

Et puis alors ma foi
Au fin embêté,
Il fallut s'incliner,
Tout seigneur qu'il était.

Vite ils lui font la loi.
Un rocher aplati,
Creusé au milieu,
D'auteur leur servait.

Malgré lui, sombre & raide,
Aimon de la Sarraz,
Sur la bible a juré
D'abandonner ses droits.

Ainsi fut pris le pli
Par ici d'appeler
- Ne l'a-t-il pas mérité ? -
Pétrafélix cet endroit.

Voyageur qui rien ne voit,
Veuille te rappeler
Ce qu'on vient de narrer.
Evite de passer tout droit !

17 mars 1943

LE PETIT CABRI

Complainte russe, d'après E. Niquile

Il y avait alors chez mère-grand
Au bord des bois
Du noir Risoud ;
Il y avait alors chez mère-grand,
Un beau petit chevreau tout blanc.

Notre cabri, qui était curieux,
Voulut aller
Se pavaner :
Notre cabri qui était curieux,
Se glissa dans les grandes joux.

Sur les branches vertes rit l'été.
Il y fait joli,
Dit le cabri ;
Sur les branches vertes rit l'été,
Le vent les frôle en folâtrant.

Mais , tout d'un coup, en plein buisson,
Deux yeux brillants,
Très effrayants ;
Et puis alors, hors du buisson,
Le loup plongeait d'un bond.

Il ne reste plus du blanc chevreau
Que sang coagulé
Sur le sable ;
Il ne reste plus du blanc chevreau
Que quatre sabots noirs jolis.

20. I. 1941.

LES PETITS PRINCES

Chanson composée à l'occasion de l'assassinat du roi Alexandre de Serbie en 1934. La traduction française fut transmise à S. M. la reine veuve qui m'en fit remercier. Voir correspondance échangée.

Les petits princes de Serbie passèrent à diverses reprises leurs vacances à la pension Capt, à l'Orient de l'Orbe. La chanson fait précisément allusion à un épisode de leur séjour.

L'était deux petits princes,
Des gamins de douze ans,
Venus du bout du monde, du fin fond des Balkans,
Du fin fond des Balkans,
Du fin fond des Balkans.

L'était deux petits princes :
Georges le premier né ;
Le second Alexandre on l'avait baptisé,
On l'avait baptisé,
On l'avait baptisé.

L'était deux petits princes,
Fils de Pierre le Noir,
Ce Pierre de Serbie qui plus tard fut grand roi,
Qui plus tard fut grand roi,
Qui plus tard fut grand roi.

Les braves petits princes,
A Genève exilés,
Passaient leurs grand-vacances, ici à la Vallée,
Ici à la Vallée,
Ici à la Vallée.

L'était deux petits princes,
Presque de pauvres gens ;
Foi oui, dans leur bourse, ils avaient peu d'argent,
Ils avaient peu d'argent,
Ils avaient peu d'argent.

Les braves petits princes
Ont bien su s'en gagner,
Et se mettre à l'ouvrage vite & sans barguigner,
Vite & sans barguigner,
Vite & sans barguigner.

Les braves petits princes,
S'en vont piler les vers,
Sur les rives de l'Orbe des vers pour le hameçon,
Des vers pour le hameçon,
Des vers pour le hameçon.

Les braves petits princes
Les ont tôt revendus
Aux amoureux de pêche contre de beaux écus,
Contre de beaux écus,
Contre de beaux écus.

Ah ! braves petits princes,
Il n'est de sot métier ;
A tout dans ce bas monde faut savoir se plier,
Faut savoir se plier,
Faut savoir se plier.

L'était deux petits princes,
Des gamins de douze ans,
Venus du bout du monde, du fin fond des Balkans,
Du fin fond des Balkans,
Du fin fond des Balkans.

Piler les vers : opération qui se pratique dans les prés humides. Il s'agit d'enfoncer avec force le talon dans la terre molle. Les vers, comprimés, apparaissent tantôt à la surface. Il n'y a plus qu'à les recueillir.

La mélodie choisie est adaptée d'une barcarolle vieille d'un siècle & demi, que ma bisaïeule Marie-Elizabeth Vallotton fit connaître à la Vallée.

LE VIEIL OUVRIER

De son pas lent,
Les bras ballants,
Le vieil ouvrier toujours serin,
De grand matin,
S'embarque à la même heure,
S'embarque à la même heure.

Par tous les temps,
Hiver, été,
Pluie fine ou gel,
La route il suit,
Du Brassus chez les Lecoultre,
Du Brassus chez les Lecoultre.

Sans changement
Il a fait ce train
De va & vient,
Qui le maintient,
Presque soixante années,
Presque soixante années.

Tout doucement,
Cinq fois au moins,
Le brave ouvrier,
Sur ce chemin,
A fait le tour du monde,
A fait le tour du monde.

MICHEL LE SORCIER

Pour sorcier il passait,
Chez les gens de l'endroit ;
La Combe se méfiait
De Michel le cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Il veut être damné !

Il allait sans vergogne,
- Ici on le savait -
Aux sabbats sur Bourgogne,
Michel au cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Il veut être damné !

Ton regard qui foudroie,
Ton méchant œil de « vaudois »,
Fait périr génisses & brebis,
Oh ! Michel le cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Il veut être damné !

Le châtelain se monte
- Il y a bien de quoi, ma foi -
A ce qu'on lui raconte
De Michel le cordonnier,
Hélas, trois fois hélas,
Hélas, pauvre damné !

Elle tomba raide morte,
La vache à Jean Benoît.
Qui a voulu sa perte ?
Michel au cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Hélas, pauvre damné !

Les juges du bailliage,
Qui connaissent les lois,
Condamnent, peu dommage,
Michel au cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Hélas, pauvre damné.

Romainmôtier vit tomber
D'un coup de glaive adroit,
La tête du malheureux
Michel au cordonnier.
Hélas, trois fois hélas,
Hélas, pauvre damné.
Hélas, trois fois hélas,
Hélas, pauvre damné.

4 VIII 1934.

Cette exécution d'un Meyland du Chenit pour ses maléfices dut avoir lieu en 1672, ou à une date antérieure. Un procès-verbal du Conseil du Lieu, daté du 26 janvier 1698, fait une brève allusion à ce drame. Les pièces du procès n'ont pu être découvertes. C'est arbitrairement que Michel Meyland a été qualifié de cordonnier ou de fils de cordonnier.

Une grave & simple mélodie a été adaptée à la pièce de vers ci-dessus.

LE CORBEAU ET LE RENARD

Version combière ancienne de la fable du Corbeau et du renard. Peut se chanter sur l'air de « Un jour maître corbeau... ».

Abraham-Joseph fauchait
Notre pré des Aiguillons ;
En haletant il alignait
Les « andains » un par un.

La sueur lui ruisselait
Autour de la nuque ;
La langue lui collait,
Sèche comme un tronçon de branche sèche.

Chantons vite le refrain !
Chantons vite le refrain !
Chantons en rond,
Vite le refrain,
Don, don !

Alors ma tante Claude,
(Bien sûr tu t'en souviens)
se lève de sa chaise,
Empoigne le panier.
Elle y met une petite fiole
De bon Saint Saphorin,
Du pain, une tomme,ette,
Pour régaler l'ouvrier.
Refrain.

« Voici les victuailles,
Mon bon ami Joseph,
Le boire & la mangeaille ;
Arrête un petit moment ».
- Un corbeau du diable,
rusé comme nul autre,
Caché parmi les branches
Guettait l'occasion. R.

Il attrape la petite tomme,
S'envole tout d'un trait,
Vite sur ce petit sapin,
Pour faire son repas.
Alors Saigne-poules,
Guidé par le fumet,
De ce côté se dirige,
Vêtu de drap roussâtre. R

C'est du poison que tu manges,
Vieux cousin Noiraud.
Cela sent mauvais & ça colle ;
C'est de l'attrape-fou.
Notre corbeau s'enorgueillissait
De parler français.
Il est sûr que cela lui donnait
Quelque chose d'assez élégant. R

Tout fier sur sa branchette,
Il cria « coua, coua, coua ».
Mais voici la tomme,ette
Qui bascule & tombe en bas.
Vite renard l'avale,
sans s'y prendre à deux fois.
Notre goinfre s'étrangle

A force de bâfrer. R.

« Quelle soif elle me donne ;
C'était du sel pur,
Du poivre, de la muire,
Ça me cuit, nom de sort.
Toi qui vois clair, mon brave,
Pourrais-tu me montrer,
Noiraud, un puits où je puisse,
D'eau me rassasier ? » R.

Maintenant, de la Sagne au Trutse
(On en connaît les aîtres)
Le fin Noiraud s'approche ;
Le larron suit de près.
Les deux bons fonds s'arrêtent
A proximité d'un creux profond.
D'y boire ils essayent.
Tu n'en vois pas le fond., R.

Goûter à l'eau troublette
Sans l'aide de quelqu'un,
Donnerait les frissons
Même aux plus fanfarons.
« Un individu qui rien n'hasarde
N'est jamais qu'un crétin –
Ami Noiraud prends garde,
Par la queue retiens » ! R.

Bien crampés dans la fange
Les orteils de derrière,
Maître Renard s'allonge.
Quel nigaud sans pareil !
« Tiens-tu bien, oh mon ange ? »
Le bec tout grand ouvert,
Comme porte de grange,
Le corbeau lui répond « coua ». R.

Ensuite le plongeon...
On entendit les cris
Jusqu'aux Piguet, dit-on ;
Des plaintes à fendre l'âme.
Mon Noiraud, d'un coup d'ailes,
Fuyant le moribond,
Vers la Grand Raie vole,
Cacher son émotion. R.

Quand il eut repris son souffle,
Moi, qui m'étais approché
Du vieux philosophe,
Je l'entendis jaser.
« Tu as vu ce qu'il t'en coûte,
Grand nigaud que tu as été,

D'écouter un qui flatte ;
Mais cette fois c'est assez ».
Chantons vite le refrain,
Chantons vite le refrain !
Chantons en rond
Vite le refrain,
Don, don !

Les toponymes mentionnés, (à l'exception du Pré des Aiguillons) existent effectivement au hameau de Derrière-la-Côte.

L'histoire de ce double larcin suivi d'une tragédie était bien connue dans la région. Elle remonte à un siècle & demi pour le moins & se transmet de génération en génération. 1920.

LE PAUVRE PETIT BRAS

Complainte à chanter sur l'air de « Ils sont trois qui suivent le vieux pont du Rhin ».

Sur la scierie aux Auges
Benoît, bon ouvrier,
Était à son ouvrage
Dès le grand matin.

Suzon, sa gamine,
En était-il fier,
Six ans, blondinette,
De ce côté-ci vint jouer.

Trois lames dansaient,
Mordaient le bois,
Tout bas elles grinçaient,
Avançant peu à peu.

Avec sa poussette,
Trébucha Suzon,
Glissa la pauvrete
Parmi la sciure.

Vif comme l'éclair,
L'acier, le brigand,
Plus haut que le coude,
Rogna le bras blanc.

Dessous les grands arbres,
Au flanc du môtier,
Ils ont enfoui le pauvre ;
Cela faisait pitié !

De toutes les fosses
Du champ de l'oubli,
C'est la mieux fleurie,
Celle du bras joli.

A peine la terre se montre-t-elle,

Au fond du vallon,
Que Suzon se dépêche
De prélever du sable.

Elle plante des roses,
Sème des graines,
Elle ne se repose
Qu'à peine un moment.

Tous les gens s'arrêtent
En passant par là,
Et la tombe contemplent
Du blanc petit bras.

Le fait s'est passé à Vaulion vers 1915. Tous les détails sont authentiques.

LA CHANSON DU BOIS CHEZ AUBERT

A chanter sur l'air de « Un jour maître corbeau sur un arbre perché ».

Le petit Jean Meylan,
Qui ne craint rien pourtant,
Revenait sur le tard
En bas le bois chez Aubert.
Tout d'un coup, il a vu sept loups
Parmi les hautes joux,
Sur lui prêts à darder,
Sur lui prêts à darder,
Grande la peur du petit Jean.
Grande la peur du petit Jean
Grande la peur du petit Jean,
Jean, Jean !

Jean-Jean, à moitié fou,
Prend ses jambes à son cou,
Court comme un renard
En bas le bois des Aubert.
Quand il s'est retourné,
Il a vu leurs yeux briller.
Ils cherchent à l'encercler ;
Lestement il faut filer.
Grande la peur du petit Jean, etc.

Les gens épouvantés
Se sont tous verrouillés.
Derrière-la-côte est mort ;
Il n'y a plus personne Vers chez les Aubert,
Pas même des poussins.
Les filles & leurs galants,
N'osent plus fréquenter,
N'osent plus fréquenter,
Grande est la peur de ces gens,
Grande est la peur de ces gens,
Grande est la peur de ces gens,
Gens, gens.

Par la suite la raison
Revint pour de bon.
Courageux sur le tard,
Ils s'avancent vers le bois des Aubert,
Avec tridents & fusils,
Sans plus longtemps rester inactifs.
Sept troncs ils y ont trouvé,
Sept troncs ils y ont trouvé,
Grande fut la joie de ces gens,
Grande fut la joie de ces gens,
Grande fut la joie de ces gens,
Gens, gens !

D'après une ancienne tradition familiale, on disait volontiers, en parlant d'une chose invraisemblable : cela est aussi sûr que les sept loups du bois des Aubert ou cela me rappelle les sept loups du bois des Aubert.

LA TRUITE & LE PECHEUR

Fable du crû

Certain pêcheur, le plus retors peut-être,
Qui ait chez nous manié l'hameçon,
A la patience en tout temps s'exerçait.
Toujours content, le brave homme pêchait.
Du fil de l'Orbe au Creux du Bois d'Amont,
Tous les poissons étaient en grand souci.

Il y avait pourtant une truite méfiante,
Morceau de roi, une bête pesante,
Qui, depuis des mois, pour faire enrager,
Evitait bien de se laisser manger.
Le fin poisson logeait son ménage
Depuis longtemps, dans les mêmes parages,
Près de chez moi, vous vous souvenez bien,
Entre la Ferme & le pont des Moulins.
Une petite mare & des joncs à l'entour,
En faut-il davantage pour bonheur de poisson.

Par un lundi, le prince de la ligne
S'en fut lancer (hélas dure entreprise)
En pleine mare son vers tout frais pilé.
Bientôt le fil commence à s'agiter.
Ca y est ! Ca y est ! Cette fois la bête est prise,
Tu as beau secouer, faire saut d'une toise,
Tu perds ton temps. Nous allons maintenant
La fatiguer, que le fil ne se brise.
Il y a du poids. Elle fait au moins 6 livres.
J'inviterai (il faut pourtant savoir vivre)
Jean mon beau-fils, ma fille & les enfants.
Chacun des huit bâfrera à sa faim.

Maintenant, je vais doucement & sans hâte,
Sortir du creux cette belle et bonne truite.
- Ainsi, tout doux ; arrive, « bougillon » !
- Mais qu'est-ce donc ? Cré nom d'un million !
- Au bout du fil, tout sale & rouillé,
Se balançait un moulin à café.

Derrière les joncs, la bête aux fins points rouges
Avait suivi froidement ce manège,
En soulevant nageoires de pitié.
D'un ton badin, elle dit à peu près :
« Attends, pêcheur, de gober le poisson,
Qu'il s'approche au moins de ton bouchon ».

Il s'agit d'une aventure authentique arrivée à Frédéric Grandjean. Celui-ci, dont je la tiens directement, se plaisait à raconter sa déconvenue aux clients du Lion d'Or.

LE FUGITIF

Chassé hors de Bourgogne,
Sans trace de vergogne,
Rostaing, le grand Rostaing
S'en va fugitif pour cinq ans.

C'était une rude bande,
Celle de la contrebande !
Prison, péril, danger,
Nul ne veut y songer,
Traleriri, tralerira,
Traleriri, tralerira,
Tromper l'Etat, est-ce voler ?
Tromper l'Etat, est-ce voler ?

Du mur à une heurette,
Tout près de la Moïsette,
Vint dresser pavillon,
Coureur de cotillons. R.

Avec lui, il a sa femme
(Il lui en faudrait plus d'une),
Les yeux bleus, le poil blond
Et mince comme un jonc. R.

La dame de Chapelle

N'a pas oublié, la belle,
Son petit chien tout blanc,
Qui toujours trotte à son flanc. R.

Quinze que rien n'effraie,
Des gaillards qui ont forte mine,
Traversent le Risoud,
Cent livres sur le dos. R.

Gabelous raisonnables,
Mieux vaut éviter ces parages.
Un coup de gourdin
Aurait de vous raison. R.

Les deux lignes passées,
Voici la débridée.
A Champagnole tous
Pensent beaucoup se distraire. R.

Mais la dame est jalouse.
Cette pauvre malheureuse
Croit à tous les rapports
Que lui font gens retors. R.

Engagée sur cette pente,
Elle en est toute dolente,
Et, perdant la raison,
Elle prend du poison. R.

En terre consacrée
Les parents l'ont menée.
N'ose suivre Rostaing
De son pays fugitif. R.

Vers la croix s'agenouille,
Tremblant comme la feuille,
Sur le haut de Champion,
Le rude Bourguignon. R.

Tandis que dans la fosse
Descend de blanc vêtue,
Celle qui ne voulut
Vivre & n'estimer plus.

C'était une rude bande
Que celle de la contrebande !
Prison, péril, danger,
Nul ne veut y songer.
Traleriri, tralerira,

Traleriri, tralerira.
Tromper l'Etat, est-ce voler ?
Tromper l'Etat, est-ce voler ?

29 VII 1932

Ce drame se déroula chez nous il y a un peu plus d'un demi-siècle. Bien me souvient de la svelte Chapellane & de son chien blanc.

NOTRE GNOME

Nul ne l'entend ;
C'est bien trop tôt.
Tandis que fromager dort,
Ce diabolin retors
A trouvé portes closes.
Sans se briser les côtes,
Les contre-vents écartés,
En bas la cheminée !
Les chaînes en main,
D'un élan.

Nul ne l'entend,
C'est bien trop tôt.
Connaissant les aîtres,
Il n'a réveillé personne.
Une fois dans l'étable,
Il empoigne la grande pelle,
Nettoie, nettoie jusqu'au bout,
Que tout soit propre à fond.
Le voici prêt,
Tout gai.

Nul ne l'entend,
C'est bien trop tôt.
Récompense l'attend,
A côté sur le rayon.
Il saisit son écuelle
De chrome la plus belle,
La boit en peu de temps.
De son œuvre content,
Lèvres léchées,
Maintenant il est prêt.

Nul ne l'entend ;
C'est bien trop tôt.
Par le même chemin
S'en va maître lutin,
Dont la calette à point

S'agite en toute hâte.
Il s'agit de se cacher
Avant d'être épié.
Voici le jour
De retour.

L'Abraham, notre parent,
Tenait les Grandes Chaumilles :
Cinquante têtes au moins
Non portantes, vaches & suivants.
Avec un train pareil,
C'était une joie le matin
De voir qu'un miracle
S'était fait à l'étable.
Même la porcherie
Prenait bonne façon.

Notre Abraham savait bien
Qu'un gnôme est furieux
Si quelqu'un le surveille.
Pourtant fit cette sottise
Le vieillard aux pouces nodules
(il y a trop de gens curieux),
Caché derrière les crèches
Deux heures qu'il épie.
Au sourd de la nuit
Il entendit une chute.
A la cuisine, dans les cendres,
On venait de descendre.
Sans tarder le rablet,
Aussi vif qu'un grillon,
Vole, tourne, balaie,
Excréments clairs ou compacts nettoie.
Les yeux du diablotin
Lancent des étincelles remarquables.
Un grand nez il nous fait voir,
Bossu à faire peur.
L'Abraham fort effrayé
Se met à toussoter...
Les yeux de feu qui craignent
A ce moment s'éteignent.
Le grand rablet retombe,
Par la main délaissé.
Droit au-dessus de la chaudière
Traduit une clarté...
L'Abraham reste tout seul,
Tremblant & déçu.

Nul ne l'entend,

Reviens bientôt !
Oh ! lutin bienveillant,
Peureux & dévoué
Qui aimais nos chalets.
Donne-nous donc de tes nouvelles,
Tu as boudé assez longtemps.
Reviens, reviens manier,
Mais tout seul,
Le rablet.

31 VII 1932

Ma grand-mère se plaisait à raconter l'apparition du gnôme à son oncle Abraham Piguet (vers 1830).

JEAN LE MEILIN (le promis)

A l'étau appuyé,
Jean Meilin l'horloger
Rien ne fait que songer,
Sans pouvoir travailler.

Tout le temps ses pensées
S'envolent vers l'aimée ;
A travers les menées
Et la bise affolée,
Qui sanglote essoufflée.

Pourquoi vouloir sortir ?
Ce serait rude folie.
Avec toute cette poudre de neige,
Cela vous vous coupe le souffle.

Mais toujours ses pensées,
S'envolent vers l'aimée,
A travers les « menées »,
Et la bise affolée
Qui sanglote essoufflée.

En souci Jean Meilin,
Tout songeur se souvient
Comme elle était peu bien
La fille à qui il tient.

D'un saut, mon Jean se lève ;
Une force le mène,
Tout d'un coup l'ensorcèle,
Le pousse & le soulève
Parmi la bise geignarde.

Jean Meilin s'est lancé
Sur le grand lac glacé.
Aveuglé & percé,
Le voici qui tombe.

L'amoureux se relève.
Une force le mène,
Sans façon l'ensorcèle,
Le pousse & le soulève
Parmi le bise geignarde.

A présent, il avance peu à peu,
D'un pas ou bien de deux,
Pour retomber bientôt
De la neige jusqu'au cou.

Mais mon Jean se relève,
Une force le mène,
Sans façon l'ensorcèle,
Le pousse & le soulève
Parmi la bise geignarde.

Moulu, brisé, rendu,
Le Jean se croit perdu,
Quand à côté entrevu
Se profile un toit connu.

Au fond de la chambrette,
Paisible en ta couchette,
Ne sens-tu pas fillette
Que va sonner l'heurette
Entre toutes « doucettes » ?

Jean Meilin gauchement,
Le châssis soulevant,
Sans tarder un moment,
S'est faufilé dedans.

Au fond de la chambrette,
Paisible en ta couchette,
Ne sens-tu pas fillette,
Que va venir l'heurette
Entre toutes « doucette » ?

Vite deshabillé,
Sur la pointe des pieds,

Jean s'approche du lit,
Partager l'oreiller.

Jolie en ta couchette
Ne sens-tu pas fillette,
Seulette & mignonne,
Que déjà sonne l'heurette
Entre toutes « doucette » ?

Réveille-toi, Suzon !!
- Mais, de glace est le front,
Gelé le beau cou rond,
De pierre le menton.

Rien ne sent la pauvrete
Raidie sur sa couchette
Au fond de la chambrette.
Elle est passée l'heurette
De l'étreinte secrète.

Affolé Jean Meilin,
Que plus rien ne retient,
Mi-nu s'en va fugitif
Par le même chemin.

Une force l'enchaîne ;
Sans pitié elle le mène,
Le pousse & le soulève,
Par la bise geignarde,
Bien loin de son amante.

Jean Meilin rien ne voit.
Enfoncé dans la neige,
Plus ne s'en est sorti,
Les membres déjà tout raides.

Ses dernières pensées
S'envolent vers l'aimée,
A travers les menées
Et la bise affolée
Qui sanglote essoufflée.

D'après le récit de ma tante Aline-Berney Piguet. Le jeune homme habitait les Bioux et devait traverser le lac pour rendre visite à son amante, domiciliée à l'Allemagne, rière le Lieu. L'événement peut dater d'un siècle et remonter à 1840 environ.

LE CHEMIN ABANDONNE

Par ici ont défilé ceux de Rome la grande :
Soldats que courbe la charge ;
Gradés au regard menaçant ;
Vieux consul que rien ne craint
Et charretiers toujours sacrant.
Du haut des Rousses à Juriens,
Par ici ont défilé ceux de Rome la grande.

Comme un ruban déteint où l'herbe à peine à croître,
La voie des soldats courageux,
La voie des moines bienheureux,
File à mi-crêt, en plein soleil,
Fuyant les lieux marécageux.
Qui songe aujourd'hui encore à ceux
Qui ont foulé les hautes joux
Sur ce ruban déteint où l'herbe à peine à croître ?

9. IX. 1930

Ces vers font allusion à une voie antérieure à la colonisation du territoire du Chenit. Des traces en demeurent visibles sur certains points. Le manuscrit intitulé « Les établissements monastiques du Lieu Poncet » donnera à ce sujet tous les renseignements désirables.

LA SOURCE BLEUE

Sourde était la complainte
De la belle aux bras blancs,
Qu'aima le fier Roland ;
Sourde était la complainte ;
Oh ! la le ri le ran,
Oh ! la le ri le ran.

L'épée mécréante
A réclamé le sang
Du plus cher des amants.
L'épée mécréante ;
Oh ! la le ri le ran
Oh ! la le ri le ran.

Aude s'en fut dolente
Par les bois, par les champs.
Près d'un étang sauvage,
Aude s'en fut dolente,
Oh ! la le ri le ran
Oh ! la le ri le ran.

Tant elle y pleure, démente,

Que fondent là auprès de l'étang
Les yeux qu'aima Roland³
Tant elle pleure démente ;
Oh ! la le ri le ran,
Oh ! la le ri le ran.

Bleue est l'eau tremblante,
Depuis qu'ont coulé lentement
Les yeux qu'aima Roland.
Bleue est l'eau tremblante ;
Oh ! la le ri le ran,
Oh ! la le ri le ran.

5 VIII 1933

A une heure de marche de l'ancienne abbaye de Ste Marie (lac de St Point, département du Doubs), un étang d'une teinte spéciale attire les regards. C'est la source bleue.

Une antique tradition s'y rapporte : la fiancée du paladin Roland, Aude de Bourgogne, aurait tant pleuré en ce lieu que ses yeux de pervenche y fondirent, communiquant à l'eau leur couleur bleue. Voir à ce sujet : H. Cordier, « Au pays des sapins », IV, page 14 (Pontarlier 1925).

Le Lieu Poncet eut en son temps des droits sur la pointe sud du lac de Saint Point. Tout ce qui concerne ce joli coin de terre ne saurait donc laisser les Combiens indifférents.

La pièce de vers ci-dessus (depuis lors légèrement remaniée), a paru dans le Conteur Vaudois du 5 août 1933.

LA TABLE DU TRENTE-UN

En ce pays de loups,
Vers la fin de l'année,
Vient parfois un « radoux »
Après glace & menées.
Un vent chaud du midi,
Que suit pluie battante,
A soufflé trois grands jours
Sur la neige ruisselante.

L'Orbe, hors de ses gonds,
Pense à singer le Rhône,
Et le pont du Pré Rond
Se dresse comme un trône
Sur l'eau d'un bleu de fer

³ Traces laissées à la Dôle par Roland. Aurait, selon la tradition, projeté de là-haut deux énormes blocs, l'un, échoué près de Burtigny, se vit malencontreusement débité par des tailleurs de pierre. Voir Feuille d'Avis de Lausanne du 10 avril 1959, p. 2

Qui se tourmente à ses pieds,
Elle l'entoure aux trois quarts,
Toujours plus menaçante.

On ne voit plus de neige,
A part quelques languettes.
Tu croirais qu'un sorcier
A manié baguette
Regarde quel changement !
Tout neuf, le soleil darde
Ses rayons bienfaisants.
Ils nous invite à promenade.

Peut-être qu'on trouvera
Pâquerette joliette
A côté du petit chalet,
Sur la côte à Lisette.
... En voici en plein nouvel an,
Elles sont de deux sortes :
Celles-ci, tout en blanc,
Celles-là, entr'ouvertes.

Qui nous montrent au fin bout
De leurs ailes pures,
De leur sang si rouge
Quelques fines gouttelettes.
... Là, le long des Replats,
entre cibles & Grand Raye,
Je me méfie bien qu'il y ait
Plus d'une gentiane qui essaie

De décoller les plis
De sa robette bleue.
A peine les voit-on
Droit sur la terre nue.
... Un peu avant la nuit,
Le long de mon Champ Long,
Je rentrais lentement,
Quand je vis sur la charrière

Trois beaux grains d'or briller,
Boutonnets qui voudraient
Dans ce monde guigner.
Curieux faut-ils qu'ils soient !
Tu mourais demain,
Renoncule imprudente,
Tandis qu'entre mes mains,
Tu vivras souriante.

J'aime qu'au réveillon

La table soit fleurie
Des fleurs du vallon,
Ainsi il la faut fournie.
Tu pourras écouter,
A côté de tes compagnes,
Chansons, propos salés
Des gens de ces montagnes.

Une coupe t'attend,
Sur la table de fête,
A l'abri du mauvais temps.
Pourquoi baisser la tête ?
Tu pourras t'allonger
Dans un lit de verdure,
La pointe de tes pieds
Plongée dans l'eau pure.

Que princes de l'argent
Préfèrent fleurs de serre
Au parfum violent !
Je veux celles de notre terre,
Simple & sans prétention ;
Celles que j'ai cueillies,
Déjà petit garçonnet
Tous les ans au printemps.

2. I. 1926.

Les vers ci-dessus font allusion aux débordaisons de décembre 1925. La pièce, depuis lors remaniée, parut dans le Conteur vaudois du 13 février 1926.

Pont du Pré Rond, pont de bois sur l'Orbe, au-dessous de la Chapelle libre.

Côte à la Lisette, prénom fictif nécessité par la rime.

Les Replats, pièces de terre au hameau de Derrière-la-Côte.

Mon Champ Long, pièce de terre ou pâturage en forme de parallélogramme très allongé.

DEUX VOIX

Notre terre a tourné dès des milliers d'années ;
Toujours elle tournera sans rime ni raison,
Sans qu'un maître horloger, ou bien hautes pensées
Président du tout au rythme des saisons.

L'homme (simple accident) à cervelle affinée
S'élève et redescend sans rime ni raison.
Croire au progrès constant des nations aveuglées,
Au bien, à l'âge d'or, ce n'est plus de saison.

Mais, quelles sont pourtant ces forces enchaînées,
Qui nous poussent à l'action, comme une démangeaison ;
Qui, malgré l'à quoi bon, font prendre son courage à deux mains ?

Le rude élan vital frappe en sa prison,
Excite tout le temps & par ses coups de boutoir,
Aux cœurs découragés maintient vivant le tison.

LA BESOGNE ARDUE

Le soc d'acier brillant
Profond creuse en tressaillant.
De cailloux, c'en est tout plein ;
Il les repousse à coups de reins.
Les bras raides & le dos rond,
Pèse dur au mancheron !

Ce sol stérile vaut peu d'argent ;
De l'arranger ne sert de rien,
Disent les gens en ricanant.
Pauvre fou, qui perd ton temps !
Les bras raidis & le dos rond,
Pèse dur au mancheron !

Quelques touffes de bon froment
Croîtront bien sur mon terrain.
A les contempler, je serai content.
Il ne me chaut des malveillants.
Les bras raidis & le dos rond,
Pèse dur au mancheron !
Pèse dur, pèse jusqu'au bout,
Pèse dur, Oh tâcheron !

17 VII 1932

LE CAPRICE

Si quelque fée ensorceleuse
Sur ton berceau n'a vidé
De ses bienfaits corbeille pleine ;
Sans l'étincelle, mieux vaut éviter
De tenir la plume.

Patience mène à peu de chose
Les gens d'escient le savent.
Si de talents tu ne disposes,

Mon pauvre ami, tu perds ton temps,
Avec la plume.

Mais, tu surviens, fantaisie bourrue,
- Il y aurait beau maugréer –
Il faut rengainer la vieille ornière,
Se remettre à manier
Cette brave plume.

QU'Y A-T-IL APRES ?

Tous les jours d'un pas,
On s'approche,
On s'approche ;
Tous les jours d'un pas,
Tu t'approches du trépas.

Tous les jours je comprends mieux
Que bien vivre,
Que bien vivre ;
Tous les jours je comprends mieux
Que bien vivre c'est travailler.

Il y a là-haut, à ce que j'entends,
Une retraite toute pleine de joies,
Le paradis des élus.
Bienheureux ceux qui en sont sûrs.

Leurs voisins, ceux qui croient
Voir plus clair tout bas en rien
En disant : « Il n'y a rien du tout ;
Après la mort, tout s'éteint ».

Pourquoi tant d'affirmations
Sur un ton de conviction ?
Donnez-nous au moins une preuve
Qui semble un peu neuve.

Nous sommes tous, l'un comme l'autre,
Grands ou petits, riches ou pauvres,
Des non voyants, vainement,
Tâtonnant leur vie durant.

Sans compter sur récompense,
Ecoutons notre conscience !
Même si cette pauvre vie

Clôt vraiment la partie.

S'il y a quelque chose après la mort,
Qui ne serait bien d'accord
De régaler ses oreilles
En entendant des merveilles ?

Tous les jours d'un pas,
On s'approche,
On s'approche ;
Tous les jours d'un pas,
On s'approche du trépas.

Tous les jours je comprends mieux,
Que bien vivre,
Que bien vivre ;
Tous les jours je comprends mieux,
Que bien vivre, c'est travailler.

20 VII 1932.

LE PINSON

Sur la plus haute branche,
Tu siffles sans arrêt,
Pinson de la male chance,
Avant qu'il ne fasse jour.

Au large est ma fenêtre,
Par ce temps de chaleur.
Tu me casse la tête,
Oh ! le vilain siffleur.

Voilà quelques semaines
Que je ne dors plus du tout.
Aie pitié de ma peine,
Que je me repose un brin.

1929.

GAUDEAMUS

Certains nous disent : si février n'est pas rude,
Qu'après, bien sûr, vient mars qui marmotte ;
Qu'en pleine neige en avril tu sabotes ;

Qu'à la mi-mai, à la foire on tremblote.
- Mon auriculaire, qui a un peu d'escient,
Tout bas me dit : « profite du beau temps,
Ouvre poumons aux rayons d'or brillants,
Remplis tes yeux des clartés du moment ! »

Certains nous disent qu'en février terre nue
Se paie cher ; qu'une année tardive,
Sur ces hauteurs rarement fut oisive ;
Qu'hiver ne doit sortir de son ornière
- Mon petit doigt (il a ses pensées à lui)
Tout bas me dit : profite à ton loisir,
Sans que dictons gâtent ton plaisir.
Ce serait folie ; jouis du présent, mon ami ! »

NID DELAISSE

Derrière cette ligne bleue
Qui taille l'horizon,
J'aime un petit vallon,
Derrière cette ligne bleue.

Derrière cette ligne bleue,
Je vécus cinquante ans.
Ma pensée est toute l'année
Derrière cette ligne bleue.

Derrière cette ligne bleue,
Mes cendres on sèmera,
Sur le Crêt du Marais,
Derrière cette ligne bleue.

4. V. 1930.

Le Crêt du Marais est la colline allongée qui sépare ma maison d'habitation (Chez les Aubert) d'une dépression tourbeuse rejoignant la Côte.

Pièce de vers inspirée par les lamentations d'un ami combier exilé à Lausanne.

RENONCEMENT

A t'enlacer je perds ma peine ;

Galathé, froide reine.
Le marbre que j'ai taillé,
Avec fierté signé
Ne sent frisson sous l'étreinte.

De mon dépit la coupe est pleine
Galathé, froide reine.
Le ciseau & le marteau,
Je veux les jeter au diable :
Ne connaître beau sang ta veine.

18. XII. 1932

LE VIEUX « GOGANT »

Sur le Verdet,
Au-delà du mur sec,
Connaissez-vous le vieux sapin ?
Seul & loin de tout chemin,
Il se dresse & les vents
N'y peuvent rien.

Depuis bien des années
Dégoutte jaune à son flanc,
Une poix épaisse, goutte après goutte.
Bornée à fond, la vieille plante,
Qu'un miracle maintient,
Se crampe bien.

Le gel passé,
Quand le printemps vient,
Venez contempler aux vieilles branches,
Combien gaîment, fier se balance,
Le fin vert éclairé
Du renouveau.

Un cœur brisé
Qui ne peut s'apaiser,
Tu me rappelles, oh vieille plante.
On te dirait à bout de rue
Et tu maintiens le front haut
Sous les assauts.

30 VI 1932

Le Verdet, pâturage de montagne français, jouxtant la frontière, à occident du hameau des Piguet-Dessus.

Rue (rûva) signifie ici un tas allongé de foin ou de regain prêt à être chargé.

ENFERME

Un bon gros feu a réveillé
Trois papillons cachés à quelque coin.
Sales & déteints, je les vois s'agiter
Sur le carreau de verre.

Tout comme vous, j'aimerais mieux
Dehors me distraire, abandonner la tâche.
Quinte me prend des fois de folâtrer,
En quittant mon ouvrage.

A la chambrette je me sens lié.
Mais, savez-vous ce qui m'enchaîne ?
Un mince carreau que je ne puis éviter :
Cette sacrée conscience !

La Ferme, en hiver, 1930.

LA COUQUINADE

A ne communiquer à personne, le héros de l'histoire étant aujourd'hui homme d'âge mûr. Adaptation française.

Un jour maître Couqui
Avec ses bons amis,
En quête de raffût
A la Sagne s'en fut.

On s'approche, oh malheur !
Du dangereux moteur,
Où y a fabrication
De tourbe en saucissons.

« Si nous montions là-haut,
Il ferait rude beau ;
Nous toucherions le fil,
Sans crainte de péril ».

- Tais-toi, lui fit David !

Ne fais pas l'abruti !
Si tu tiens de crever,
Tu n'as qu'à essayer ! »

Couqui, le fin matois,
Arrive sur le toit,
Et crie à ses copains :
« Oh ! moi, je ne crains rien ! »

A peine a-t-il serré
Le câble redouté,
Qu'il reste sans bouger,
Comme pétrifié.

Les autres épouvantés
Se mettent à crier,
Quand David, plein d'escient
Suggère sagement :

« Ecoute-voir Jean-Jean,
reste ici un moment.
Pendant que moi je cours
En quête de secours. »

David file d'un trait
Chez Meylan-Nicole,
Pour demander conseil
En l'instant solennel.

Il y entre d'un saut
Sans ôter son chapeau ;
Dans la voix un frisson,
Il fait sa commission.

Alors François Meylan
Lui dit bien vite :
« il faut téléphoner
au bureau du Sentier ».

Din-din, téléphonons.
« C'est vous, Monsieur Reymond ?
Arrêtez le courant,
Il y a eu un accident ! »

Le courant supprimé
Couqui a tout lâché.
Le pauvre, évanoui,
Nous cause grand souci.

On lui donne du vin

Qui le ranime un brin.
Ne soyons plus inquiets,
Il ouvre ses quinquets.

Deux ou trois jours de lit,
L'oiseau sera guéri.
Quelques brûlures aux mains ;
Il s'en tire avec rien.

Enfants, mes chers petits,
Voyez ce qu'il en cuit,
Lorsque l'on veut fourrer
Partout son bout de nez.

Été 1920

Se chante sur l'air bien connu d' »un jour maître corbeau ».

LE BANC DE LA LIZZA

Un matin de gnôme me transporte en pensée
A l'angle des bastions, parfois sur un certain banc.
La campagne à deux pas en épouse attifée
Déploie les trésors du fin pays toscan.

Qui est cette donzelle leste & bien moulée,
Mèches de cuivre ardent, robe de satin blanc ?
Qui approche de ma retraite, fière de ses vingt ans ?

Voici qu'à côté de moi, la belle s'est assise,
Bien sagement à l'autre bout de la planche,
Sans même me regarder, en elle-même absorbée.

Nous sommes tous de la même farine : deux ou trois nœuds de ruban
Parfois peuvent faire dévier la vie la mieux réglée ;
Deux ou trois nœuds de ruban qui volent sur un banc.

L'AMANT.

Fragment d'un poème en douze chants. L'idée ayant été abandonnée, une pièce de vers plus courte fut composée sur le même thème.

Je chante le bonheur ;
Les malheurs & la mort
D'un Combier qui dort déjà
Depuis longtemps. La Vallée
Tout à fait l'a oublié
Il faut que je le chante !

Aux jours joyeux de mon enfance,
Ma grand'mère, cette brave personne,
Près du feu, en souriant,
Souvent le soir elle nous prenait
Sur ses genoux. On buvait
Les souvenirs du temps passé
Qu'elle aimait tant à raconter,
Aux jours joyeux de mon enfance.

Il me semble encore entendre sa voix
Elle me fredonne aux oreilles,
Vivant écho du temps fugitif.
Mince & faiblette, elle vacille,
Comme une feuille à l'automne.
Feuille jaune & desséchée qui va tomber,
Au moindre souffle tu te plies.
Il me semble encore entendre cette voix.

On les voyait tous défiler
Les vieilles gens d'autrefois.
Qui ont vécu dans ces parages :
Ceux qui avaient un haut carcan,
Beau noir, tout dur, comme un tisonnier ;
Braves vieillards à cadenette,
Boucles aux souliers, culotte-braies ;
On les voyait tous défiler.

Je les ai encore devant les yeux,
Les grand'mères à béguinette,
Au bonnet noir de finette,
Aux mauvais jours, quenouilles en main ;
En plein été, sous la bergère,
S'aider au mieux paraît une fête.
Je les ai encore devant les yeux.

191

LES HYDRES

Entre Houston & St Antoine
Tu ne vois qu'une piste.
Pour ne pas manquer le sentier,
Il faut un peu d'intelligence.
Des bouses sèches ou quelques os
D'une bête crevée ;
Une charogne, tout d'un coup,
Nous marquent la foulée.

Trois jours durant, par le désert,
La panse défaillante
Il fallut traîner mes pauvres jambes
Sans voir âme vivante.
En terrain plat, tu ne vois rien ;
Les coins se ressemblent
Quelques buissons & tout pareils
Leurs feuilles sèches branlent.

En ces courts jours, malgré le froid,
Deux ou trois rouges fleurettes,
Gouttes de sang, on jurerait,
Etincellent seulettes.
Comme vous pouvez, oh beaux rubis,
Sans une goutte d'eau à boire,
Croître & fleurir en ce pays,
Je renonce à comprendre.

Triste et déteint, un blanc soleil,
Là-haut se pavane.
Comme à regret, le paresseux
A rayonner s'essaie.

LA FOLLE DE SON CORPS

D'après une ancienne tradition locale.

Vaucher, fier chevalier
De Cuarnens la villette,
D'un coup de poing donné
Fit trembler la chambrette.

Je te voudrais au diable,
Sœur de malechance,
En train de mal tourner !
Sans cesse je suis dans des transes.

Qu'en dis-tu, frère Othon ?
Elle me fait une rage
Cette sacrée Marguerite !
Peu de chance qu'elle s'assagisse.

Chacun en devise.
Nous voici à la vergogne ;
Méprisé à fond

Comme nul en Bourgogne.

Bien sûr qu'elle est perdue.
Moi aussi, cela me peine.
Je voudrais la voir pendue
Il n'est personne qui sur elle ne bave.

Il nous faudrait bien chercher
La meilleure manière
De nous débarrasser
De cette malheureuse.

L'arrangement, je l'ai déjà pris.
Je te veux dire à l'oreille
Comment on va cette fois
Exterminer cette fille des rues.

Elle aime beaucoup plonger
Margoton en Venoge
Son corps blanc & léger,
Par le beau, par la pluie.

Tu dirais un poisson
Quand labelle s'élance ;
Sans connaître de souci,
Ni brin de méfiance.

Cachés derrière les joncs,
Epient les deux frères ;
Approche, l'occasion
De régler leurs affaires.

Juste quand devant eux
Darde la belle fée
L'un empoigne un genou,
L'un la tête bouclée.

Hurler, il n'y a pas moyen :
Sous l'eau la maintiennent,
Leurs quatre fortes mains.
Pourvu que gens ne viennent !

Ainsi, de mal mort,
Périt, peu regrettée,
Cette folle de son corps
Dans sa vingtième année !

9-11 juillet 1943.

VIA STRADA

Pièce inspirée par un ancien chemin, probablement romano-monastique, dont les vestiges se distinguent en arrière de l'hôpital de la Vallée & de sa ferme où ma famille résida longtemps.

Ici ont défilé ceux de Rome la grande
Soldats que courbe le poids,
Gradés au regard menaçant,
Vieux consul qui rien ne craint,
Vilains charretiers toujours sacrant.
Du haut des Rousses à Juriens,
Malgré les loups, par tous les temps,
Ici ont défilé ceux de Rome la grande.

Par ici ont trajeté les moines de St Claude,
De noir vêtus, ces gens de foi,
Obéissants, au cou la croix,
Ils ont chevauché vers le Valais.
Ne fallait-il pas qu'on y chantât
Tout l'an durant ? Ainsi voulait
Saint Sigismond, le noble roi.
Par ici ont trajeté les moines de St Claude.

Comme un ruban déteint où l'herbe à peine à croître,
La voie aux soldats courageux,
La voie aux moines bienheureux,
File à mi-crêt, en plein soleil,
Evitant les lieux marécageux.
Qui songe aujourd'hui encore à ceux
Qui ont foulé les hautes joux
Sur ce ruban déteint où l'herbe à peine à croître ?

LE TRESOR DE LA DENT

D'après une tradition rapportée par Levade & recueillie sur place par cet historien qui séjourna en son temps à Mont-la-Ville.

Voir aussi « les Mineurs de la Dent de Vaulion » de L. Reymond.

Lupicin⁴ respecté !
Mensonges n'ai conté !
J'ai vu, de mes yeux vu,
Ce qui s'appelle vu,
Sur Chichevaux⁵ une veine
D'or brillant toute pleine.

⁴ St Lupicin, frère de St Romain, fondateur de St Claude au Ve siècle.

⁵ Chichevaux, ancien nom de la Dent de Vaulion, fréquent dans les anciens actes .

Manon⁶ qui était avec moi,
Le secret m'a promis .

- Ecoute, mon Benoît⁷,
ce que me dit une voix :
le Grand Dieu imploré
Cette fortune envoie
Pour que je lui bâtisse
Un temple de renom.
Plus noble il n'y en aura !

Dom Benoît, le prieur,
Et deux ou trois avec eux
S'élancent sur la Dent
Par un beau jour d'été.
Pleins de hardiesse, ils creusent
Et trouvent ce qu'ils veulent.
Le trou ils l'on dépouillé
De ce qui y a brillé.
Du trésor, il ne reste rien
Parmi roche ou gravier.

Là, au flanc du couvent
Du puissant St Oyen,
Un temple ils ont dressé
Fier de son haut clocher.
De toutes parts arrivent
Pèlerins qui défilent
Sous les grands arcs ronds,
Muets d'admiration.
En Gaule, il n'y a pareil
Et chacun en convient.

Un moine babilla :
La mèche fut vendue.
On sut par le pays
D'où il était venu
Cet or de l'abbaye.
Désormais les gens croient
(Faut-il nigauds qu'ils soient),
Qu'on fait en rien de temps
Fortune sur la Dent.
Ils ont eu beau transpercer

⁶ Célèbre érudit de St Oyens ou personnage du même nom.

⁷ Benoît, prénom fréquent au même monastère.

Le rocher malaisé :
Rêves furent brisé.

L'ETANG A LA VIEILLE

D'un noir de cirage & doucement
Se glisse l'Orbe
En pleine tourbe
Toute en détours, vers notre Dent.

L'eau tout bas, en frémissant
Passe & chuchote
A mes oreilles
Un souvenir du vieux temps.

Myrtiliers, dailles & ronces,
Non sans tremblement,
De la Fanchette
Content aussi la fin tragique.

Les frères Gay, vieux garçons,
Avec leur mère,
Un peu sorcière,
Etaient fermiers au Pré Rodet.

Fanchon la vieille a huitant'ans,
Maladive & sèche,
Elle n'en peut plus.
De faire la cuisine, il n'y a plus moyen.

Nos lurons, fort regardants,
Lésés se croient.
Tous trois voudraient
Que la Fanchon ne mange rien.

Par une nuit sombre d'automne,
Ils l'ont portée,
Fort désolée,
Vers le bas-fond le plus profond.

Chargée d'un sac de cailloux plein,
Malgré ses hurlements
A fendre l'âme,
Ils la jetèrent au beau milieu.

En un moment tout s'est calmé.
Mais les dents s'entrechoquent
Et les cœurs battent :
Rien ne pourra les apaiser.

Le jour suivant les yeux hagards,
Tous sur la rive,
Mais quel spectacle
S'y offrit à leurs regards !

Bien allongée sur les herbes aquatiques,
Comme en barquette,
Mère Fanchette
Semble vêtue de nénuphars.

Les pauvres yeux sont révoltés,
Et la bouche ouverte .
La brave morte
Montre une dent jaune à faire pitié.

« Il faut pourtant que tu coules,
Sacrée sorcière,
Qu'avec une perche
A te dégager on arrive ! »

Tirer, secouer, tirailler, ils ont beau !
Cela ne donne rien
A ces canailles ;
Brins de varech sont de fil de fer.

Or tout à coup la peur les prend ;
Elle les soulève
Et les emmène
Vers le vieux chalet, tout haletants.

A une grande poutre, au fenil,
Alors ils se pendent.
Leurs six pieds branlent
Sous le toit, au bout des licols.

Aujourd'hui, qui se souvient
De la Fanchette
Sur sa barquette ?
Ils ont une fin, les souvenirs.

17 & 18 VII 1943.

Cette légende me fut contée au Bas-du-Chenit, non loin du théâtre de la tragédie. Mon informateur tenait ce récit de ses ancêtres. L'endroit en question, dans la sagne de Pré Rodet, porte encore le nom de Goille à la Vieille. Les manuels de Morges permettraient peut-être d'établir si notre légende a un fond de vérité.

UN DE L'AN DIX

D'après le récit de ma grand'mère Zélie Piguet. Ces paroles hachées proviennent d'un déserteur de la Grande Armée, encore tremblant de peur d'être saisi.

I

Ecoutez ce bruit de pas !
Il doit y avoir quelqu'un
Au corridor caché
En train d'épier.

- Quand le vent du nord chicane,
La porte s'agite.

-Maintenant que je suis au sec,
« La paix au caillet » (l'estomac calmé) ,
Le cœur remonté,
Je veux vous raconter
Ma vie de malechance,
Au pays de France.
Maintenant que je suis au sec
« La paix au caillet ».

En fait de soldats,
Il y en a de deux sortes :
Les uns, pleins d'allant,
Plutôt que croupir
Dans l'horlogerie
Crânement sont partis,
Bien sûrs de tenir
La croix pour finir.

Les autres dont je suis :
Buveurs, mal fichus,
Bossus & nabots,
Bancals ou aux jambes difformes.
Borgnes, édentés,
Vauriens et nigauds,
S'engager ont dû.
Prisonniers têtus,
Voleurs & possédés
Plus tard ont suivi.
En fait de soldats,
Il y en a de deux sortes.

Il y aura ainsi deux ans à Pentecôte
Qu'ils m'ont traîné loin de Derrière-la-Côte,
Du côté de Pontarlier, cœur transpercé,
Sur quatre rangs, pour nous assouplir,

Ils nous ont fait filer, ces sans vergogne,
Dix jours de file à travers la Bourgogne,
Vers cette immensité de camp qu'ils appellent Châlon.
Le camp de Bière, en regard, semble un atome.

- Il y a derrière cette porte
Une oreille ouverte !
- Sois sans souci, mon cher ;
Les gens sont déjà couchés !

On y fut dressé, « numéro un »,
En fort peu de temps assouplis à fond,
Ma foi.
Peu après, vous auriez pu voir
Combiers et gros paysans (vous devez me croire),
Tourner en bloc presque à la perfection ;
Tu aurais juré soldats de profession.
On jouait avec les baïonnettes
Comme si on avait eu en main de minces fourchettes.

- J'entends des pas !...
N'est-ce pas quelqu'un ?
- Quand le vent du nord chicane,
La porte toujours gémit.

Je vous disais donc que notre infanterie
Paraissait bien dressée, prête à fêrir
Comme à mourir.
L'empereur survint, lui & sa garde,
Pour inspecter notre belle brigade.
Tout alla pour le mieux. Pas de bévue.
Comme des pions on marchait à la parade.
Ce n'est pas une bravade !
Un moucheron, tu aurais pu l'entendre,
Tandis que lui, un individu plutôt petit,
Vêtu de gris, joues & menton polis,
Passer roidis, nous regardait surpris.

« Cela ne va pas trop mal pour des recrues »,
Ronna le Corse à la fin de la revue.

Avant qu'il fit jour, le lendemain,
« Ran tan plan plan ; bougez-vous mes enfants !
On lève le camp ».

- Entendez fermer bruyamment la porte !
Le diable a frappé.

- Tais-toi donc nigaud !
 Tu dis des bêtises.
 Ces sacrés esprits
 Ne sont que des blagues.

Le jour suivant, par un temps hésitant
 La brigade fila droit sur l'Espagne.

Je ne veux pas raconter tout au fond
 Cette folle expédition....

 Lyon dépassé
 Nous avons suivi le Rhône une semaine.
 Le dos plié, muets par la grand 'plaine
 Brassent nos nigauds. La poussière à tous
 Coupe le souffle. J'avais soif à périr ;
 Mais il fallait bien tenir les rangs, ma foi.
 Dans ce pays, tout me paraissait gris ;
 L'eau qui courait, les grandes montagnes,
 Leurs oliviers, leurs vignes & les châtaignes.

- Qu'est-ce qui tâtonne ?
- Ne t'en soucie, ce sont les souris.

Je me réjouissais beaucoup, en montagnard,
 D'enfin pouvoir contempler de près la mer.
 Elle passait pour bleue, et belle bleue,
 Voici comment moi je l'ai aperçue :
 Vers nous, dès l'horizon, de blancs moutons,
 Chaussés de plomb, se grimpèrent en rond les uns sur les autres.
 L'écume, tout autour, rejaillissait bien haut.
 Ce bruit sourd donnait les frissons.
 Tu aurais dit un mélange de cent canons
 De sifflements & de lamentations.
 J'en entends encore le son...
 C'était en automne ;
 A cette saison . . .

- Tendez les oreilles !
 Quelqu'un me surveille.
- Tu n'es qu'un nigaud !
 Allons, continue donc !

Après qu'on fut entré en Catalogne
 Commença seulement la plus vilaine besogne.
 On se savait détesté, écouté ;
 Les gens tous prêts à nous abattre.
 Avec mépris les femmes nous toisaient.

Leurs « rosses » d'hommes nous épiaient sans cesse,
Sans tout de même nous attaquer de front,
Les capons !
Ces gueux par derrière, étaient prompts
A empoigner leur sacrée escopette
Pour tirer dans les rangs, à l'aveuglette.
On aurait eu de la peine à en attraper.
Leur coup lâché, ils ont vite échappé,
Parmi les buissons épais, les cactus & les taillis.
Tu aurais juré un troupeau peureux de souris.

Plus nous avançons dans ce pays
Plus traître & faux j'ai trouvé l'ennemi.
Nos pauvres blessés (ayez pitié !)
Ne les ont-ils pas froidement dépecés,
Des fois crucifiés. Nom de Dieu !

On souffrait déjà beaucoup de la famine,
Quand, par dessus le marché, survinrent les grands froids.
Sur ces vilains terrains desséchés, loin de la mer,
Tandis l'hiver, ce fut une vie d'enfer,
Un pénitencier.

Vous n'étiez pas de fer, petits soldats,
Aux yeux hagards, aussi minces que des vers.
Tous fichus, les traînards !

Survint la fin de mars. Alors le printemps
Nous tomba dessus, un jour, en grande hâte.
On ne savait plus du tout où se cacher,
Telle était la chaleur en ce pays.

- Donne une petite goutte,
S'il te plaît fillette !
J'ai la gorge sèche,
Sèche comme potence de chaudière.

Je te remercie. Je disais qu'alors,
Après le froid, autre vilaine chanson,
Il y eut la brûlaison.
A ce moment me prit, d'un coup, le fol désir
De tout abandonner. Ouf ! La coupe était pleine.
Le fourrier envoya quelques-uns d'entre nous
En fourrageurs. Ma raison trébucha
Pendant l'opération... Laisse seul,
Je ne vous dis pourquoi,
Deux minutes à côté d'un vieux chêne,
Tout à coup je me dis : « File & sans bruit ».
Comme un grillon, au plus épais des bois,
Sans culotte s'enfila, sûr de son coup.

Pour louvoyer, je me dirigeai vers la crête,
Pour dominer le terrain depuis cette pointe.

Celui qui a le sens de l'orientation & qui voit un peu clair
Sait trouver son chemin, fût-ce au diable vert.

Je veux bien pourtant avoir eu une rude veine
De franchir les torrents & la grande chaîne,
Qu'ils appellent Sierras, sans y laisser ma peau.

Qui ne vaut rien, ma foi, s'en tire toujours.
J'ai passé près, tu peux compter, mon beau.

Par cette sécheresse, plus une goutte dans les ruisseaux ;
Tu a beau chercher. Ma langue, un bout de peau
Presque séché, vous aurait fait pitié.
Les lèvres aussi, tout était crevassé.
La soif, mes chers, c'est ce qu'il y a de pire.

Même au plus bas je prenais mon courage à deux mains.
Non, tu n'auras pas mes os, terre damnée !

Il fallait se passer de tout ou voler ses aliments.
Maître gourmand, cette fois, n'a plus songé
A trier la nourriture.
Bien sûr qu'il aurait dévoré des escargots,
De petites limaces, des grenouilles ou des têtards
Même des hannetons.

Serre la courroie,
Tous les jours d'un cran ;
Serre la courroie,
Pauvre brame-faim.

Je tombai, des fois, sur de grosses prunelles,
Du vilain « brûle-cou » qui vous étrangle.
Bienheureux quand des trognons de choux étaient mon lot.
Vive nos « berbots » (pommes-de-terre à l'étuvée).

Quelle joie, toujours, pour le pauvre affamé
Qui n'a plus que la peau & les os,
Pouvant ronger de ces énormes épis
Qui servent à faire de la « polenta » dans les pays favorisés.

Par surcroît, en tout temps, leurs chiens veillaient,
Prêts à dévorer les rôdeurs pillards.

Oh ! quelles peurs,
Pauvre hère !

Ces maudites bêtes ! Ah ! si je pouvais
En tenir un, je l'assommerais du coup.
Ici, à la jambe droite, on voit encore les traces ;
Elles suppurent encore. Tout le temps des alarmes.
Sans mon grand sabre, on m'aurait mis en pièces.
Il a beau avoir des brèches, j'en suis tout fier.

Mais, pour empêcher
Langue de coller,
Il faut se dépêcher
De la rincer.

Oh ! ces bonnes gorgées !

Une après-midi, les pieds à moitié écorchés,
Rassasié de misère & de corvées,
Je me suis trouvé face aux Pyrénées.
Dame ! D'énormes blocs entassés.
Il y aura bientôt de quoi s'escrimer.
Blocs de rocher aux nuages accrochés,
Névés inclinés prêts à s'écrouler,
Troncs rapprochés des fiers ponts balancés,
Cirques enfoncés aux couloirs éboulés,
Gaves glacés qui écument sans arrêt,
Il faudra vous traverser !!

Cela me rompt les bras ;
Je n'ai plus d'initiative.

Affaissé sur un tronc, tout au bas de la pente,
Je m'étais endormi, quand une main pesante
Le somme vint briser.

Six bandoliers,
« Espadrillés », le cou entouré
D'un mouchoir quadrillé ; six bandoliers
En haillons m'avaient réveillé.
Leurs grands couteaux comme argent ont brillé.
Effrayé, je dus me plier
A tout ce qu'ils voulurent.
D'un gros ballot d'étoffe ils me chargèrent.
Il y avait dedans, pour autant que j'ai pu savoir,
La toile avait un trou ; on y voyait
Des châles de grand prix, de ceux de l'Inde,
Qu'il s'agissait de passer en contrebande.

- La langue ne peut se remuer
Et tout le temps causer
S'il n'y a personne pour verser..
Il y aurait de quoi boucher !

... Elle commence à glisser.

Pour franchir ces entassements, il fallut huit jours.
Jours d'efforts ardues (ils sont passés, par bonheur).
Il fallait se hisser au haut des roches,
S'agripper à un caillou branlant,
Ou savoir profiter de la moindre touffe,
Même d'une tige de graminée pour s'y retenir.
Il fallait aussi, pardi,
Eviter les gabelous prompts à tirer
De vilaines savates aux pieds. Quel métier !

Je me méfiais d'eux & eux de moi.
Je les écoutais, ce qui était bien permis.
Entr'eux chuchoter. Ce babillage,
Ma foi oui, je le comprenais un peu, des fois.
Il y avait deux mots (oh ! bienheureux hasard)
Qui m'avaient frappé, moi fort retors :
Ils disent « la muert », qui veut dire la mort.
Leurs « espad » et, de sûr, nos épées
Sont apparentées, assez pour qu'on s'en aperçoive.
Dans ma cervelle, j'accouplai ces deux mots.
La mort devait, je gage, être mon lot.
Ils ont bien compté me massacrer par surprise ;
Mon arme, hélas, avait été leur prise.

Vilains Catalans, vous êtes bien pressés
D'avoir ma peau. Vous songez à me mettre en pièces ?
Mais non. Je saurai bien m'arracher
Au moment opportun, même à des griffes d'acier.
Nous ne sommes pas de hier ;
Attendez donc !

La nuit suivante, nous étions vautrés,
Comme des bêtes à l'abri d'un pierrier
Une heure au moins, je dus me pincer.
Vous l'avez compris ; c'était pour m'empêcher
De m'assoupir. Il fallait que tous ronflassent

.
Sur la pointe des pieds, sans être vu,
Je les ai lâchés au milieu de la nuit,
Lame sous le bras,
Qu'adroitement de leurs mains je repris.

Le danger passé,
Les pieds appuyés aux chenets,
Il fait bon s'allonger
A votre foyer ;
Vous voir jouer,
Etincelles, oh gué !

Je n'étais pas encore au bout de mes revers.
Il me fallut mettre mes habits à l'envers.
Cela n'empêcha pas les gens, la plupart d'entr'eux du moins,
De flairer l'aspect du soldat.
Ils m'ont rabroué ou regardé de travers.
Ils m'ont mis à la porte, parfois, comme un pervers.

Pourtant il y eut bien deux ou trois personnes charitables
Pour me nourrir ou loger à l'étable.

Mais, tu me poursuivais, maréchaussée,
Comme enragée.
C'était une rude vie !

Mieux que précédemment, je trouvais de la mangeaille,
Des fois je pus presque faire ripaille.
De toutes parts blondissait le froment ;
J'en remplissais mes poches en cheminant
Tout doucement.

Comme une souche, dans les meules bruissantes,
A l'abri, j'ai dormi pendant les tourmentes.
La vigne, presque à point pour la vendange,
M'offrait ses raisins. D'en trop manger,
Cela peut donner une colique épouvantable.

- Entendez cette plainte !

- Calme-toi, mon cher,
La chaîne s'est détachée.
Je m'en vais l'empêcher
De remuer sans cesse.

. . . Au bout de sept mois d'attente,
D'affres & de craintes, j'approche du Vallon.
Chantons le refrain : la ri don don ;
La ri don don, j'approche du Vallon !
Du haut de cette petite éminence,
Tu vois le Pré-Manon, deux ou trois maisons
Au vent du Bois d'Amont. Je suis presque à chef.
Il doit y avoir, ma foi,
Quelque part là au fond,
Morez blotti le long
D'un ruisseau profond. . .
A l'horizon, n'est-ce pas ? Sacré nom.. !
Le Risoud, le diable me brûle, dresse tout là-bas,
Ses fines tiges & ses puissantes pesses,
Nos richesses.

Il fallut éviter Morbier, Belle-Fontaine.
Quant aux douaniers, il y en avait une masse.
Le brouillard sagement, au bon moment,
S'en vint flairer, peu à peu, dans les grands couloirs ;
Presque un miracle ! tra la la la !

Il s'agit maintenant d'être sur mes gardes,
De voir clair, d'éviter les bêtises.
Encore un effort, cette fois le tout dernier,
Sacré coquin !

En se glissant, sans le moindre soubresaut,
Au péril de la vie en haut les roches,
Tu es de Berne, si absolument rien ne croche.

J'avais doucement, en tâtonnant,
Le cœur battant. Il aurait fallu un rien
Pour se briser les reins. Je jouai des poings,
Bon sang, ouf !

Me voici, tout haletant,
A la borne du coin. Adieu tourments ;
Le beau moment !
Je croyais entrer dans un jardin de roses.
D'un pas léger, je me glisse en bas les Cent-Poses,
L'ancien Pré à la Dame & Pré Derrière,
Sans rencontrer trace de forestier.

Mais, le ventre irrité crie famine
Par le grand froid.
Sur le point de m'évanouir, je plie l'échine.
Non, je n'en pouvais plus, nom de Dieu !
Mes pauvres doigts tout raides, les doigts engourdis,
J'ai eu grand peine, au font de l'avant-toit,
A empoigner le loquet de votre cuisine.

- Si, bien d'accord, Suzette,
Encore cette petite goutte.
Il y avait longtemps
Que je n'avais fait goguette !

Poh ! J'irai sur le solier. J'y ronflerai
Sitôt couché. Je suis sûr que j'y serai
Comme à la croix du ciel.
Il fait tout juste frisquet sur le solier.
Droit sur le four, cela remplace un duvet.
Un matelas & deux couvertures
Tiendront plus au chaud que couche de feuilles mortes.

N'en prenez nul souci. Remporte ton falot.

L'échelle & ses échelons, ça me connaît.

J'y suis. Dormez bien tous. A Dieu soyez !

II

Ils m'ont encerclé ! Plus moyen de filer !
Il leur en faut six pour venir m'arrêter !

Oui, j'irai bien. Ne prenez pas la peine
De me lier par dessus le marché. Au diable vos chaînes !
Poh ! C'est du joli ! Quelqu'un m'a dénoncé :
Certain parent qui craignait de foncer.

Il faut avouer que souvent je lui faisais vergogne.
A cet aristo quelles rages je donnais,
Sujet que je suis à faire des folies.

Qui n'a pas eu quelques moments d'oubli ?

Encore un moment. Je ne ferai pas de scènes.
Il convient pourtant, de ses soins, de ses peines,
Que je remercie une sœur au cœur d'or,
Laquelle aurait voulu pour moi un meilleur sort.

Sans rien regarder, vous m'avez fourni le boire
Et le manger. Tout juste ai-je pu m'apercevoir
Que j'étais de trop. Cela est d'autant plus beau
Que par ici hélas on n'a pas plus qu'il ne faut
Embrasse-moi, Suzon, encore une fois ;
Un dernier baiser au frère trop volage.

Bientôt, je le sais, les os d'un méchant fou
Sécheront là-bas, Derrière-le-Risoud.

Ne crie pas ! Je ne ferai besoin à personne.

Pour celui qui tient la tête ainsi haute,
Qui m'a livré, le vieil usurier ;
Pour ce ladre qui toujours craint pour son bien,
Je te veux donner un tout dernier message :
« Puisse la paix demeurer le partage
De ce cœur dur ! Qu'à l'heure de la mort,
Ne le ronge le chancre du remords ! »

A celle pour laquelle je me suis dévoyé
(Elle m'aguicha puis après m'a abandonné),
Tu lui diras

Je commençais à perdre la raison.
Mieux vaut ne pas irriter mauvaise plaie.
Sergent, je vous suis, aussi doux qu'une brebis.

III

Six mois plus tard, (Quel souvenir !)
De Bordeaux, je crois bien,
Arriva la nouvelle
Que le pauvre taré
En avait fait une belle :
A moitié saoul, il avait fiché
De mauvais coups aux officiers ;
Offense sans pardon.

Nul n'en a su plus long.

LA MEUTE DE NOËL

Sept gnômes méfiants
Se cachent dans la Dent.
Il faut que tu aies de la veine
Si tu réussis à grand'peine
A apercevoir un moment
Ces menus êtres fuyant.

Hauts pas bien plus d'un pied,
Ils détestent être surveillés ;
Ils portent calotte bleue
Et culotte.
Leurs vestes à boutons d'or
Suscitent l'envie des gens pervers.

Dans leur trou enfouis
- Quelqu'un me l'a conté –
comme damnés s'acharnent,
Roche pourrie abattent & percent,
De nuit jusqu'au matin,
Ces curieux diabolins.

De grand jour, ils dorment tous,
Dans leur antre enfermés.
Au vestibule de la mine
Toujours veille leur chienne.
Grosse comme le poing,
Elle doit venir de loin.

A Noël pourtant

Leur tombe dessus tous les ans
De sortir grande envie.
- Droit devant, ils font la chaîne.
Quand sonne la mi-nuit,
Cela ne rate jamais.

Chacun sur un cochon
Se met à califourchon.
Grebeliou, Grebelioude
En premier lieu. C'est leur mode :
Les queues des porcelets
Leur servent de bride.

De près suit ses parents,
Ma foi fort crânement,
De tous la plus jeune,
La gentille Grebeliéna.
Sa mère avec raison
Se retourne en souci.

En suite deux lurons,
Deux ou trois poils au menton,
Frémissent d'impatience
Que la partie commence.
Grebaliet & Grebaliou,
A ces garçons ils disent.

Des filles, l'air coquin,
Viennent en tout dernier lieu.
Grebille & Grebillette
S'appellent ces jeunesses,
En âge, je crois bien,
De se chercher un galant.

Les cochons à rebours
A filer sont tout à fait prêts.
Sur la neige qui voltige
Et pique les oreilles,
Darder comme le vent,
Pour eux rien ne vaut cela.

Douze coups vont frapper ;
Il s'agit maintenant de partir.
Au poing une torche,
Vite en bas la sente !
Une raie de feu
S'élance vers le Lieu.

De loin tu peux l'entendre,
D'un train de fou venir,
Cette meute ensorcelée.
Elle se moque des menées,
Des creux & du givre :
Bien connaît son chemin.

Résonnent toutes les vitres,
Ressautent tous les loquets
Tout comme une fusée passe,
Aussitôt envolée.
Tu n'aurais eu le temps
De même dire amen.

Sept fois, de ci, de là,
Ils ont fait le tour du lac,
Sept fois tandis une heurette
Sans s'arrêter un petit moment.
Ces corps trapus sont d'acier,
Comme le vent léger.

Une heure sonne ; il faut d'un trait
Rejoindre la retraite,
Se renfoncer pour une année
Dans la tanière enfumée,
Reprendre le pic,
La pioche & le ringard.

6 X 1943

Dédié à Mlle Ruth Blum, journaliste à Wilchingen, Schaffhouse, laquelle a
contribué à réveiller ma muse somnolente.

COEUR BRISE

Elle ne t'a plus voulu,
La belle Clémentine ;
Elle ne t'a plus voulu,
Garçon d' « Ici-Dessus ».
Li lu la li lon lu,
Li lu la li lon lu !

Un plus entreprenant
Il fallait à cette mâtine,
Un plus entreprenant,
Fût-il même un vaurien !
La lin la li lon lin,
La lin la li lon lin.

Tu le regretteras
D'ici peu malheureuse,
Tu le regretteras
Bien des fois ton André !
Li lé la li lon lé,
Li lé la li lon lé.

1 IV 1944

TROIS PRISONNIERS

Un bon feu a réveillé
Deux papillons cachés en quelque coin.
Sales et déteints, tu les vois s'agiter
Sur les vitres.

Ici, au bon chaud, agitez-vous donc !
Là, au dehors, la bise noire gèle.
Ne songez pas y aller déployer
Vos petites ailes.

Tout comme vous, j'aimerais mieux,
Souventes fois, filer de cette chambrette.
Fantaisie me prend de courir folâtrer
Au moins quelques heurètes.

Ménagez, mes beaux petits,
Encore quelques temps vos vies endiablées,
Tandis que je cherche à mettre mes pensées
Sur le papier pendant qu'il fait jour.

Dernier couplet mis au net le 11 novembre 1952, tandis que les trois premiers furent composés il y a quelque vingt ans.

DERNIER SOUFFLE

Condamné dès longtemps,
Langage de ma gent,
Doucement tu t'éteins
Comme veuve seulette.

D'ici à vingt ou trente ans,

Tu auras fini ton temps,
Plongé dans le néant !
J'en ai l'âme dolente.

Etes-vous encore une douzaine,
Du Piguet jusqu'au Pont,
A la connaître à fond,
Cette langue drue et saine ?
A sursauter de joie
A deux mots bien d'aplomb,
Qui purs ont le son,
Comme moi quand je les entends ?

N'importe ce que les gens pensent !
Mon vieux deviser,
Ne suffisais-tu pas
A les bien exprimer,
Les sentiments sacrés
Qui nos âmes meuvent ?

Chuchoter à l'oreille,
Qui mieux que toi savait
En deux mots ou bien trois
Du fier amant la foi
A celle qui frémissait
Par dessous sa mantille.

Quand la rage en nous sourd,
Comme toi aiguisé,
Qui saurait du mépris
Trouver le mot qui frappe
En plein front l'estafier
Qui depuis longtemps nous agace ?

Si tu veux de notre coin
Chanter tous les attraits,
Ceux des rives des lacs,
Des grands bois les retraites,
Te manqua-t-il jamais,
Le mot clair comme verre ?

A tous ceux mon message,
Qui en ces lieux ont prié,
Aimé ou détesté,
Chanté ou grommelé
(Sans cesse manié)
Le deviser combien
Ici bas dans leur voyage.

Condamné depuis longtemps,
Langage de ma gent,
Doucement du t'éteins
Comme veuve seulette.

Juin 1943.

AU VIEUX DEVISER – variante de la pièce précédente –

Condamné dès longtemps,
Deviser de ma gent,
Doucement tu t'éteins,
Comme veuve seulette.

D'ici à vingt ou trente ans
Tu auras fini ton temps,
Plongé dans le néant,
J'en ai l'âme dolente.

Sommes-nous même une douzaine
Le long des deux vallons,
Encore à tenir bon,
Fiers de la langue ancienne ?

A sursauter de joie
Aux mots frappants, bien d'aplomb,
Qui purs ont le son ?
Comme moi, quand je les entends.

Qu'importe ce que les gens pensent,
Oh brave deviser,
Ne suffisais-tu pas
A tous les exprimer,
Les sentiments mélangés
Qui nos âmes meuvent ?

Chuchoter à l'oreille,
Qui mieux que toi savait,
En deux mots ou bien trois,
Du fier amant la foi
A celle qui frémissait
Par dessous sa mantille ?

Quand la rage en nous sourd,
Comme toi, aiguisé
Nul ne saurait du mépris
Trouver le trait qui frappe

En plein front l'estafier
Qui méchamment nous agace ?

Si tu veux de notre coin
Chanter tous les attraits :
Ceux des rives des lacs ;
Des grands bois les retraites,
Te manquent-ils jamais
Les mots clairs comme verre ?

A tous ceux mon message
Qui en ces lieux ont prié,
Adoré, plaint, haï
Ri ou grommelé,
Avec bonheur parlé,
Sans trêve manié
Le deviser combien,
Ici-bas dans leur voyage.

Condamné dès longtemps,
Deviser de ma gent,
Doucement tu t'éteins,
Comme veuve seulette.

Juin 1 943

PROVERBES

Pour faire quelque chose de bien ;
Il faut, jusqu'au bout, tenir.

Me plaisent mes fers ;
Sans eux je serais en enfer.

Le mépris de certains
Ne fait qu'encourager.

Malgré deuil et maladie,
Jusqu'au bout, moi, je chanterai.

Malgré soucis et maladie,
Jusqu'au fin bout, moi, je chanterai.

Des refrains de grand matin,
Il me faut cela pour être bien.

Content de peu
Vaut mieux que sous.

Malgré avec le peu que j'ai reçu,
J'ai donné plus que tu n'aurais cru.

Qui prend la vie du bon bout
Bien s'en trouvera.

Le monde n'a été beau ;
Non plus ne sera jamais beau.

Mon humilité
N'est qu'orgueil masqué.

De soi-même douter,
C'est tout faire rater.

Mieux vaut être orphelin
Que velléitaire.

Qui n'a rencontré un peu d'affection,
En pâtira jusqu'au dernier sommeil.

Autre vanité
Que celle du gros tas.

Qui renonce à juger
Sera jugé quand même.

Envers de « Ne jugez point et vous ne serez point jugés ».

En vieillissant on vient avare de son temps,
Des minutes il s'agit de profiter avant de culbuter.

Se décharge branchette ;
Se prépare trempette.

Cette fois le proverbe a menti. Le froid a repris, comme on disait communément autrefois.

Pour tenir avec toi,
Il fallait un nigaud comme moi.

On écoute mal les vieillards ;
On les croit causer de travers.

Si vieillesse pouvait ;
Si jeunesse savait.

Sur soi-même compter ;
Sur les autres non pas.

De certains le mépris
Ne fait qu'encourager.

Jouis donc de ce que tu as,
N'aie pas coutume de regretter ce qui te manque.

Vieillard qui ne peut foncer
Devrait se débarrasser (c'est-à-dire disparaître de son chef).

Qu'il fait bon s'en aller
Sans être regretté.

Sur les rongements d'esprit, il faut bien savoir,
Une belle fois faire la croix.

Enrage assez longtemps,
Tu deviens vieux avec cela.

Point ne te plains ! Il te reste au moins
De n'avoir pas vécu pour rien.

Heureux celui qui reconnaît
Que de plaisirs il a eu son lot.

Si tu étais un jour dans la peau de quelqu'un
Tu regagnerais la tienne sans façon.

Si tu n'es bienveillant,
Tu vaux peu d'argent.

Pot raccommodé
Dure une éternité.

L'un de ceux-ci résiste à tous les chocs depuis un demi-siècle / Quatre points y furent
faits autrefois. Des ferrets et un ciment spécial tiennent les deux moitiés en place. Je
m'en sers encore tous les jours.

Sans façon, manger à notre cuisine,
Je le préfère aux repas chez les grands.

Pour bridé, je le suis, moi
Je le serai jusqu'au bout.
(Nul n'est plus bridé que moi)

« Seulement » jusqu'au bout tenir ;
Quelque chose de sorte je ferai.
(De sorte, de bien, de qualité).

Me plaisent nos fers ;
Sans eux en enfer.

Trop tôt grands froids ;
Hiver pourri.

Il me chaut peu des gens ;
Je n'aime que mon coin.

Plonger dans le néant,
Rien à faire frémir.

Sans un soupir
Je voudrais en finir.

En bien s'escrimant
On remplace un peu le manque de talent.
(L'assiduité supplée en quelque mesure à l'absence de dons naturels).

Nuages allongés en poisson
Ne présagent rien de bon.
(Selon mon voisin François Meylan-Joly).

La neige a souvent
Remis le temps.
(Ce vieux dicton s'est, cette fois-ci, révélé faux).

Il faut avoir son sou d'orgueil
Pour vouloir revivre un jour.

Le mépris, nul mieux que toi,
Jusqu'au bout méritera.
(D'après « L'imitation », XXVIII, I).

Tu remplaces, en te bien démenant,
Un peu le manque de talent.
(Répétition).

Embrumés gens du bas
Au soleil ceux du haut.
(Allusion au beau soleil dont jouissait la Vallée alors que le brouillard remplissait le creux de Vallorbe et descendait Molendruz comme un fleuve).

Musique et beaux sentiments
Ne s'accordent pas souvent.
(Légion les musiciens grincheux).

Chrétien méprisant,
Chrétien de rien.

Prenons donc tout « du bon bout »,
Rudement mieux chacun sera.

Ce que tu as fait de bon crève avec toi ;
Ce que tu as fait de mal te survit.

Plus diables ils sont ;
Plus en santé ils sont.
(A propos des enfants).

Je ne bougerai d'ici ;
Tu ne me délogeras pas d'ici.
(Attachement au coin natal).

Main que tu ne peux briser,
Il te la faut baiser.

Jusqu'à huitante et plus,
Peiner je voudrais bien.

Qui a santé, vivre et couvert,
De récriminer n'a le droit.

Se moquer des affronts,
N'y parvient presque aucun.

Tout chansonnier,
Tu en seras mieux.

Ambition sans assez de capacités
Ne donne rien de bon.

Plaiguez qui sort du rang
Sans avoir assez de talent.

Les gens de la Vallée sont forts pour se mécaniser.
(C'est-à-dire prédisposés à tenir les distances à l'égard de personnes moins bien placées ou qui ne font aucun fla-fla. Se mécaniser de : expression rare aujourd'hui ; fort usitée il y a quelque soixante-dix ans).

Qu'il n'y ait mal qui ronge
Et que tu ne supportes.

Faire pour rien ;
Rien ne vaut cela.
(D'après « C'est de faire pour rien que c'est beau », de C.-F. Ramuz. Rien de plus beau que cela).

Les jours ont mal tourné,

Le foin faudra tirer.

(Ramasser avec peine ; allusion au 21 juin pluvieux ; le pronostic s'est réalisé en plein).

Bouche cousue ;
Querelle apaisée.

Qui refuse
Muse.

(On regrette souvent d'avoir refusé. Regarder à deux fois avant de refuser).

Plus tu te démènes,
Moins tu sens tes peines.

Qui bien dort
A du ressort.

Je n'ai pas eu le temps
D'être malheureux.

Rien ne m'est plus ;
Plus ne m'est rien.
(Paroles autrefois entendues d'un désabusé).

Assez souvent l'ordre
Est pire que désordre.
(S'écriait une brave dame dont on avait déplacé le linge).

Que les chiens jappent donc ;
Le chemin tu suis.
(Le chemin poursuis !, d'après « les chiens aboient, la caravane passe »).

Plutôt partir
Que s'emporter.

De peu content
Vaut mieux qu'argent.

Plus près du bout du voyage,
Plus de courage à l'ouvrage !

Si ce n'était la vanité, il est clair que
Nul ne bougerait.

Deux heures de récréation,
Davantage tu voles le pays.
(D'après auguste Forel).

Si déjà la faîne envoie burnous en l'air,
Maître coucou tu entendras ces temps-ci.

(Faîne = fruit du fayard).

Le bien, dis-le lui,
Le mal, ne le lui dis.

Un qui n'aime le monde
Est haï par le monde.

Qui repousse les gens,
Les gens le repoussent.

Qui ne vaut rien ne risque rien.
(Très ancien dicton).

Servir, servir toujours,
Rien de tel.
(Basé sur « Servir, tout est là ! » de Philippe Pétain).

Sale rend gras.
(Se disait ironiquement de quelqu'un peu difficile pour la nourriture).

Morceau qui plaît est à moitié mâché.

Qui fait bande à part,
Est regardé de travers.

Si à Noël redoux ne vient ;
Mal tourné le mois suivant.
(Basé sur les observations faites aux glaciers de Joux par M. Louis Golay-Dupraz, ancien directeur. L'exploitation de la glace en janvier rendait mal en cas d'absence du redoux de Noël).

Sur soi seul compter,
Sur les autres non point.

La tâche terminée,
Va te distraire !

Heureux celui
Qui n'a besoin d'autrui.

Jusqu'au bout s'acharner,
Sans crainte tout laisser.

Comme un vilain chien, de ses jours saoul,
Il faudrait périr au fond des bois.

Méprisé le serin
Qui florins ne poursuit.

Si tu ne juges point,
Tu le seras quand même.

Une fois discrédité,
Rien ne peut vous racheter.

Pommes de terre dégermées :
Pommes de terre condamnées.
(D'après l'expérience faite au printemps dernier par ma fille aînée).

Si un siècle ou deux vivre pouvais,
Jours tout pareils toujours voudrais.
(D'après les Epigrammes vénitiennes de 1786 de Goethe).

Pense-z-y,
Ne le dis !

Lune tôt couchée
Empêche le gel du matin.
(D'après une réflexion de ma nièce Julia, après constatation que le gel était moins intense ce matin que les jours précédents).

Grande table, courte nappe,
N'a pas de quoi trop se remplir.
(D'après un très ancien dicton au sens imprécis).

Celui qui repose bien,
Plein de vie au matin.

Ne plains femme qui babille
Ou dans les flaques les grenouilles.

Les récompenses
Ne crèvent pas les bourses.
(Proverbe non rimé entendu de mes grands-parents Piguet. Sens : il ne faut jamais s'attendre à une récompense d'importance).

Les nœuds ne manquent pas de venir au peigne.
(Ancien dicton : des difficultés ne manquent jamais de se présenter).

Les « Tsché » de la Vallée
N'ont qu'un socque & qu'un soulier.
(Dicton vallorbier relatif à la pauvreté des Combiens d'autrefois).

Mieux s'expliquer
Que de boudier.

Quand il fait chaud (froid) trop tôt,
C'est pour peu de temps, chaque fois.

A l'automne grand froid :
L'hiver sera pourri.

Avril trop chaud ;
Eté point du tout beau.

Qui dort dîne.
(D'après mon arrière grand-oncle Abraham-Isaac Piguet, vers 1820).

Pain frais et bois mouillé
Mènent droit à l'hôpital.
(Vieux dicton ancestral).

Nuages qui descendent :
C'est pour tout autre chose que du beau.
(N'annoncent pas le beau).

Doublement bon,
Triplement nigaud.
(Ancien dicton).

Le ciel, au-dessus du Bas-du-Chenit s'est couvert,
Allons nous abriter !
(S'entendait autrefois dans la bouche des gens des Bioux, selon ma tante Aline Berney-Piguet).

Si cinq heures tu dors,
Tu as ton compte, oh vieillard !

Quand il y a des éclaboussures,
Les plantons montent.
(En cas de pluie battante, des déchets de terre s'insinuent entre les tendres feuilles, faisant monter les jeunes plants. Selon la famille Hector Golay).

Creuse ton sillon au mieux,
Que tu ne meures tout entier.
(Inspiré du « Nous sommes ici-bas pour nous immortaliser » de Goethe).

Mets-les dans des creux chauds,
Pommes de terre viendront comme il faut.
(D'après une expérience neuchâteloise. Pratiquer de petites cavités destinées aux pommes de terre ; mais prendre garde que ces traces soient copieusement réchauffées par le soleil avant d'y glisser le tubercule)

Creuse ton sillon à fond
Que tu ne meures tout rond.
(Variante du dicton cité plus haut).

Au diable ce qui
N'est pas mon train !
(Déception en perspective d'une affaire étrangère à mes occupations usuelles, à liquider demain).

Quand ils ont le brouillard à la plaine,
Nous avons le beau pour six semaines.

Temps bas,
Pluie ou neige va tomber.
(Inspiré par un temps de grisaille où l'on ne voyait goutte).

S'il tonne de bon matin,
Grand temps, mauvais temps tient.

S'il tonne entre deux averses,
La pluie à peine à s'arrêter.

Mois de juin assez orageux,
Pour les champs rien de meilleur.

Pluie qui fait filer la neige
Débarrasse en même temps les déchets accumulés.

Si le terrain se découvre par un temps clair,
Déchets sur le pré il y aura.

Pour le jour des Rameaux,
Pluie ne fait défaut.
(Selon Juny, laitier d'origine fribourgeoise).

Creuser son sillon à l'endroit qu'il faut,
C'est ce qui compte, & le reste ne chaut.

Si le radoux avorte
La neige se raffermi.

Mieux ne pas essayer
Que de faire à moitié.

Trois fois mieux ménage marcherait
Si langue au chaud tenir femme pouvait.

Si pendant la nuit tu te reposes bien,
Plein d'entrain tu seras le matin.

Tarte aux airelles des marais de chez nous,
Il m'en faut en abondance (à remouille bec).
Tous les ans à la fin d'août,
Je m'en régale tout mon saoul.

Quand la mouche se fait méchante,
L'été déjà descend la pente.

Qui de tout ramasse
Ne manque de rien.
(Sentence rythmée vieille d'un demi-siècle, entendue d'Adèle Meylan au Rocheray).

Si non du bien,
Ne dis rien du voisin.

Papillon en février :
De printemps il n'y a point.

Doux qui commence par le haut,
Douceur va descendre en bas.

Doux qui commence par le bas,
La neige va emboîter le pas.

Couche retardée,
Fillette assurée.

Pluie de midi
Tiendra tout le jour.

Canicules enfumées
Fenaïson envolée (rapide).

Aux premières fleurs de...
De faire les foin cela nous ronge.

Plutôt sembler mal élevé
Que s'abaisser à remercier.
(Maxime à la mode de chez nous).

Sache faire l'ignorant
Tu passeras pour savant.

Ce que tu ressens,
Ne le sache personne.

Jusqu'à la foire du Sentier,
Le temps va rester incertain.

Si feuille tombe tard,

Trop tôt vient l'hiver.

Caillou plat, bois pelé,
Rien de tel pour glisser.

Doux de l'arrière-saison,
Neige bientôt te suit.

Quand par le vent lune renouvelle,
Trois jours après bise harcèle.
(On prétend aussi que quand la lune renouvelle par la bise, trois jours plus tard, c'est le vent qui reprend).

Un cornet fait plus d'effet
Sur les femmes que les faits.

Étincelles (attachées) au cul de la chaudière :
Voici la bise qui se lève.

Qui veut
Peut.

Pendant l'été, absence de rosée,
Pluie en matinée.

Prends le jour comme il vient ;
Toujours demain fait son malin.

Renard après poulailler,
Mauvais temps va suivre.

Si le terrain se montre de trop bonne heure,
La neige revient sept fois.

A ménage brouillé,
Remède l'oreiller.

Avoir la bible en main,
N'est pas cœur sur la main.

Mieux vaut s'en croire
Que peu se croire.

Comme des coqs nos tas de fumier,
Religion couronne les tares.

Quand chat passe & repasse la patte derrière l'oreille,
Il fera sûrement mauvais temps.

Brider le voisin,
A tous fait grand bien !

Nous avons souvent peine à les accepter,
Les lois de fer de l'irresponsabilité.

Plus tu connais de gens,
Plus tu as d'embêtements.

Quelle charrue que la vie,
Journée commencée est finie.

Attelle à ta charrette,
Une claire étoile.

De trente-neuf on s'en souvient :
Il n'y eut pas de mai, mais bien du juin.

Qui peut suivre ses caprices,
Il ne faut le plaindre.

De pluie à la Saint-Jean,
Il n'en faudrait autant.

Il faut nourrir le coup de froid
Et dénourrir la fièvre.

Soleil blanc,
Pluie s'en suit.

Ce que tu ressens,
Ne le sache « gent » !

Tel qui fait la bête,
Semble avoir forte tête.

Enfin s'appartenir
Rien ne vaut cela, ma foi !

Aux premières fleurs des barbancs (?),
Nous désirons vivement pouvoir faner.

Si par temps clair la lune se renouvelle,
Quatre semaines un vilain temps nous harcèle.
(D'après M. de Mestral père).

Soleil de huit heures,
Qui s'y fie pleure.

Huit heures travailler,
Huit heures se distraire,
Huit heures pour le lit.

Etincelles attachées au cul des chaudières,
C'est pour la bise qui déjà se lève.

Belle foire du Sentier :
Quel miracle ! On s'en souvient.

Des grenouilles à travers la route,
Une « assotte » (abri sous un sapin) sera demain la bienvenue.

Au soleil dansent moucheron,
Nous avons le beau & sûrement.

Traduction d'une ancienne ritournelle patoise :

Un, deux, trois, pantalon tombé,
Quatre, cinq, six, ... retroussé,
Sept, huit, neuf : tape comme un bœuf,
Dix, onze, douze, le cul devient beau rouge.

Le second vers français se dit généralement sans rime : lève ta chemise. De même le premier : la culotte en bas. L'original est sûrement patois.

Le froid durera
Tant que lune croîtra.

Aube roussâtre,
Suivra trempette.

Coucher du soleil rougeâtre,
Aube pure (claire).

Fais pour le mieux ;
Laisse brailler.

Quand le brouillard file vers Bois d'Amont,
Nous avons du vilain temps pour de bon.

Si l'Orbe déborde & baisse tantôt,
Compte sur la pluie, pardi bientôt.

Si le grand froid tout d'un coup nous tombe dessus
Il y aura du doux, tu peux en être sûr.

Quand le brouillard couvre la montagne,
Il tombe peu de neige sur la campagne.

Si du nord nous vient saupoudrée,
Les paysans (du bas pays vaudois) en auront une quantité.

Amphibologie de Philippe (3 ans) : « Ce n'est pas tous les enfants qui font des gâteaux à leur grand'maman aux choux ».

Le jour de Pâques, cueillir du mai,
Une fois arrive & jamais plus.

Samedi sans soleil
Va le chercher, curieux.
(Ne trouverais, curieux).

Escargot muré sur le tard :
Sur le tard vient l'hiver.
(Tradition conservée par ceux de la Forge. Se réalisa en automne 1942).

Glapit renard,
Neige sans retard.
(Dicton qui se révéla faux à cette date).

Homme brisé (hernieux)
Compte à moitié.

Il n'est besoin d'espérer
Pour pourtant persévérer.
(Devise de Taciturne).

Les maux partagés
Semblent plus légers.
(D'après l'italien : mal commune, mezzo gaudio).

Qui ne désespère,
Peu à peu prospère.
(D'après Zoppi, « chi non dispera non perde » : Leggenda del sasso del diavolo).

Beau mois d'avril,
Tu le paieras.
(Vilaine rebuse la dernière semaine du mois en question).

Avant la foire, plantons pommes de terre,
Avant la foire, arrachons pommes de terre.
(Il s'agit de la foire du Sentier, en mai & octobre).

Donne-lui en une, à maman de pomme.
(Enjambement).

Alexandrina ... : sel n'y mit, vers s'y mit.
(A débiter rapidement, personne ne comprendra).

Quand trop tôt vient le printemps,
De semer ne vous pressez pas.

Tel qui tôt sème au curtil
Est souvent dernier servi.

Printemps trop hâtif,
La neige revient sept fois.

Avant qu'on ait définitivement l'hiver,
Sept fois la neige épuise ses efforts.

Jusqu'à la foire du Sentier,
Chacun se méfie du gel.

Beau temps qui suit la gelée,
Longtemps on tient.
(D'après Auguste chez Colli du Bas-du-Chenit : un certain temps se maintient).

Si les scrupules font défaut,
A vivre on a moins de mal.
(L'existence en est facilitée).

Plus aisée la vie
Quand scrupule il n'y a.
(D'après une remarque de ma femme).

Du loup devise-t-on,
Il sort du bois tout à coup.

Prêt à soupçonner le mal,
Tout prêt à faire du mal.

Dans les mariages
Dupé est quelqu'un.

Ouvrage fait à l'envolée,
De tabac ne vaut pipée.

Ce qui mérite d'être fait,
Mérite d'être bien fait.

Il ne faut mémoire défaillante,
A celui qui dit mensonge.

Gens commodes pour trouver,
Au diable il faut aller.

Il s'agit d'être sans cesse aux aguets,

Si l'on veut faire « char breguet ».
(C'est-à-dire ne pas revenir à vide & désignant le rouet. Breguet , terme tombé en désuétude).

Comme voiturier aux aguets,
Qui veut faire char breguet ?

Qui ne trompe aujourd'hui,
On le tient pour un cretin.

Rate à Chalande le « radoux »,
Janvier nous l'amène bientôt.

Femme qui est mère & rien que cela ;
Ménage détruit en peu de temps.

Moins de plaisir à posséder
Si l'on ne faisait des envieux.
(D'après Apulée : richesse ignorée n'est pas contentement).

Quand l'Orbe déborde et se retire aussitôt,
Le déluge recommence par la suite & bientôt.

Quand les nuées recouvrent les montagnes,
Il tombe peu de neige en bas sur les campagnes.

Bon voiturier s'arrangera
Pour aller et venir souvent à plein chargement.

Belette blanche à l'automne,
Un veau (1 m.) de neige bientôt nous vient.

Vers midi, s'il vient à assez de pleuvoir,
Sur le beau nous pouvons compter.

Ne te maries pas au mois de mai,
Si tu veux avoir la paix.

Sur les routes les grenouilles,
Demain je gage qu'il pleuvra.

Si notre Dent met son bonnet,
Le temps, je vous assure, sera fort vilain.

C'est déjà quelque chose d'avoir essayé
Même si nous avons échoué.

Ce n'est pas rien que d'avoir essayé,
Même si nous avons échoué.

Bienheureux les fous,
Qui sont bien trop fous,
Pour se savoir fous.

Malheureux les fous,
Qui sont demi-fous,
Et savent qu'ils sont fous.

Sommeil de plomb qui tant ressemble à la mort,
Viens partager ma couche ce soir.
Repos béni ! comme il fait bon, sans vie,
Vivre quand même ; sans périr, être mort.
(D'après Marcus Meibomius).

De Neuchâtel quand les mouettes
A l'automne volent d'un trait
Vers notre petit lac,
Le mauvais temps durera longtemps.

Soucis maudits,
Il faut savoir vous noyer.
Dans notre bon nouveau,
C'est vieille sapience.

A cheval sur un rayon,
Beau temps sec, c'est ce qu'ils nous disent .

Comme des scieurs de long,
Vont, viennent les moucheron.

Si les saisons ne se font pas,
Le paysan est en souci.

La chandeleur

Le jour de la chandeleur,
Quand Brun, l'ours de la joux,
Voit briller le soleil,
Il peut mine rageuse,
Rentrer dans son repaire,
Et vite se rendort
Pour jusqu'à la mi-mars.

Si tu as des visites un lundi,
Il en vient tous les jours de la semaine.

Un, le dimanche, sur la planche,
Un parent suivra au cours de l'année.

L'homme a été créé

Pour être embêté.

Quand il tonne sur le bois nu,
Il neigera sur le bois feuillu.
(S'est révélé faux au cours des mois suivants).

A Pâques il ne faudrait
Que le soleil ne se montrât.
(Se dit à Lavaux, selon ma femme).

A peine si une fois sur cinq
Tu vois un beau Vendredi-Saint.
(Lavaux).

Gentiane d'un pied de haut :
De neiges il n'y aura ce qui faut.

Sapins verts au mois d'août :
De neige il y aura bien peu.

Si les taupes creusent profondément,
L'hiver sera assez rude & long.

Ne pas croiser les mains à trois,
Sinon l'un mourra au cours de l'année.

Fais la choucroute quand la lune croît,
Et elle sera à ton goût.

Si belle couvée tu veux,
En nombre impair mets tes œufs.

Ne regardez pas
A travers la vitre
Lune qui croît !
Il pourrait vous en coûter.

Du côté où les peignures on mettra,
Le chargement plus tard versera.

Bienheureux
Ceux qui ont peu.
Plus bienheureux
Ceux qui n'ont rien.
Ceux qui ont peu
Perdent peu.
Ceux qui n'ont rien,
Ne perdent rien.
(D'après une vieille ritournelle meuthiarde).

Quand le brouillard remonte vers Bois d'Amont,
Nnous aurons du mauvais temps & pour de bon.

Messagers du beau temps, rois des nuages,
Enfilés là-haut, beaux cumulus blancs,
Restez-y sagement, jusqu'au neuf de l'an.

Seuil mouillé,
Parapluie à dérouler !

Attendons à demain !
Ainsi disent tous les paresseux.

Il ne faut pas trop se livrer à la gourmandise,
Si l'on veut garder la santé.

Quand au début il neige de rage,
Il en tombe une quantité le jour suivant.

Si depuis la Dent vient la neige,
Les paysans du Gros de Vaud en ont une masse,
La Vallée une simple poudrée.

La feuille a tardé de jaunir,
Bientôt l'hiver viendra nous épouvanter.

Consacre deux heures à la distraction,
Après reprends l'outil.

Deux heures à vos plaisirs,
Et puis, à votre ouvrage !
(D'après la maxime d'Auguste Forel).

Deux heures suspendez le travail,
Et puis lime rempoignez !

Depuis midi, le dimanche,
Pour fl'âner est assez long.
(Conformément aux habitudes de nos voisins de la Comté).

Mains bien savonnées
Ne craignent pas les écorchures.
(Selon avis de Jaques-Louis Piguet facteur).

La fumée se laisse choir,
Vilain temps nous allons avoir.

Tout le temps jacasser,
Finit par embêter.

Vis pour la pièce de cent sous,
Où tu passeras pour à moitié fou.

Celui qui veut faire bande à part,
Contre lui aura la plupart.

Si l'eau dégouline des arbres après un froid vif,
Il retombera tantôt soit pluie, soit neige,
A moins que la bise ne prenne.

Quand les chaleurs ou les frimas nous arrivent hâtivement,
Dans les deux cas ils ne durent guère.

A l'automne grands froids,
L'hiver sera pourri.

Avril trop chaud,
L'été n'est beau.

Un peu d'espérance
Fait pencher la balance.

Qui n'aime qu'à quart
Ne souffre qu'à quart.

Qui aime peu
Souffre peu.

Limé l'habit,
Rogné crédit.

Chambrette pauvre
Rend femme folle
(vieux dicton).

Paletot de mi-laine percé,
Crédit rogné.

Les proverbes ont beau rimer,
Il ne faut pas trop s'y fier.

Si tu entends tonner en mars,
Trois mois d'enfer suivront.

Tarte à l'airelle des marais de chez nous,
Il m'en faut à profusion.
Tous les ans, à la fin d'août,
Je m'en régale tout mon saoul.

Hier soir, le temps s'est éclairci,
Je parie qu'au beau cela va tourner.

Au coucher du soleil temps éclairci,
Attendez de vous réjouir.

Hier soir le Bas du Chenit s'est éclairci ;
Peut-être qu'au beau cela va tourner.

Il faut des moyens ; la volonté,
Souventes fois, ne suffit pas.

Ce qui croît sur la terre,
A l'eau chaude plonge-le.
Ce qui croît dessous terre,
A l'eau froide fourre-le.

L'effort qui ne rapporte rien
Donne un plus grand contentement.

D'après Sigurd Hoël, celui qui veut exécuter une œuvre doit, jusqu'à un certain point,
tourner le dos à la vie.

L'épouse la meilleure
Des fois devient quinteuse.
(Peut se montrer quinteuse).

Cache ce que tu sais ;
Mieux pour benêt passer.

N'est bon que celui qui le peut,
N'est pas salaud qui veut.

N'aie pas coutume
De montrer ce que tu sais.

Bienheureux, ma foi ,
L'homme qui s'en croit (qui fait l'important).

Nul ne s'est créé lui-même ;
Tous suivent leurs tendances innées.

Il est plus facile de ne rien manger
Que de vouloir se limiter

Mômerie & avarice
Souvent marchent en compagnie.

Heureux les pauvres en esprit.

Brider le voisin,
Quelle satisfaction !

Ceux qui empiètent sur leurs voisins
Sont les plus intolérants quant à leurs propres biens

Près achète des champs ;
Loin marie tes enfants.

Chat qui mordille des mouches
Jamais ne fut gras.

L'individu qui lésine sur ses vêtements,
N'aura jamais bonne façon.

Quand chat patte passe et repasse
Derrière l'oreille, vilain temps il fera.

Tant qu'il tire du vent,
Ne craignez pas le gel.

Mieux du pain sec que tu as payé
Que le rôti de l'amitié.
(Que le reste qu'on t'a donné).

Mois d'août passé,
Soleil voilé.

Canicule durant ,
Ciel plombé nul ne craint.

Deux autres jours troubles & secs en premier,
De belles canicules tu auras.

Troubles & sèches en premier lieu,
Belles canicules tu auras.

Habits en loques,
Crédit bientôt supprimé.

Gelées au mois de juin,
Foin grossier au fenil

S'il gèle au mois de juin,
Foin grossier au fenil.

Temps trop clair au printemps,
Cela se paie sans retard.

Comme les coqs nos fumiers,
Religion couronne les vices.

Toujours noble est celui
Qui sait se rendre utile.

Temps trop pur ne durera.

Mois de juin orageux
Grand foin sur le solier
(A la Vallée, s'entend).

Canicule durant,
Les orages tu crains.

Les signes trompent à l'automne ;
Nul ne connaît le temps qui va venir.

Dans les bonnes années,
Les feuilles tombent hâtivement.

Si la feuille persiste à l'automne,
Il y aura peu de foin au fenil.

Lait trop bien surveillé,
Toujours tarde à bouger (monter).

A force d'être utilisé
L'outil perd de sa valeur.

A force de frotter,
L'outil s'use.

Nourrisson qui hurle pendant le baptême,
Chantera bien une fois devenu adulte.

Gueulard au baptême,
Chanteur lorsqu'adulte.

A Bellefontaine (Jura), si tu entends sonner,
Prépare-toi à frissonner.

Si à Fontaine on entend sonner,
Gilet de laine ou habit de laine il faut remettre.

Terrain gelé à l'automne,
Tarde à bouger quand le temps vient.

Ne pas mettre la laine sur le mal,

Si ne voulez le faire empirer.

Le champ couvert au nouvel-an,
Sera découvert en avril.

Neige qui hésite avant de tomber,
Tardera à partir.

Parfois il y a avantage
A être honni.

Celui qui enfin s'appartient
Jouit du plus grand bien.

Il faut éviter de contempler lune croissante
Derrière la vivre.

Lune tendre, il faut éviter,
Derrière la vitre de la contempler
(Superstition à la fois romande et anglaise).

Membres marbrés,
Bébé en santé.

Au printemps, mets si tu veux, paletot léger ;
Bonne laine, droit sur la peau, il faut laisser.

Trop d'éclipses il ne faudrait ;
L'été en pâtirait.
(D'après une ancienne croyance propre à la Combe du Moussillon, rapportée par
dame Hélène Piguët-Nicole).

Temps gâté à la longue
Se remet à la longue.

De l'ordre il faut se méfier,
Quand femme s'en est mêlée ;
Si tu veux mettre la main sur quelque chose,
Il n'y a plus moyen.

Fiez-vous à un païen
Plutôt qu'à un chrétien.

Gens du monde empressés ;
Tous faux frères bien dressés.

Les gris, disait mon grand'père,
(Non pas les rouges ni les blancs),
ont coutume de devenir octogénaires.

Avec femme discuter,
Rien de tel pour dépiter.

Il faut un certain temps avec quelqu'un
Pour connaître son tréfonds.

Pas plus les rouges que les blancs
N'arriveront à huitant'ans.

Mauvaise femme jamais n'a eu
Mauvais temps pour sa lessive.

Vilaine femme jamais n'a eu
Une lessive sans soleil.

Trop intéressé,
Peu intéressant.
(Rime absente).

Pour les parfaits connaisseurs,
Petits œufs sont les meilleurs.

Si neige s'en va par le soleil,
Frustré sera le morilleur.

Fumée qui descend
Annonce un vilain temps.

Lever à six, manger à dix,
Souper à six, couché à dix,
Et tu vivras dix fois dix.

Trop bien cuisiner,
Rend gourmande la maisonnée.

Femme qui sait bien faire la cuisine,
Rend gourmande la maisonnée.

Dîner qui sent la chaudière,
Aux gros mangeurs, bonne barrière.

Qui refuse
Souvent muse.
(Regarde avec envie, vieux dicton).

Religion et avarice,
On le sait trop, font bon ménage.

Il y a souvent profit
A se sentir détesté.

Quand paysan ne se plaindra
Bise des Rousses nous viendra.
(Le vent sur nous du Pont viendra)

Bienheureux celui qui s'en croit,
Qui son chemin suit tout droit

Si le printemps trop tôt nous arrive,
L'hiver, sûrement, nous revient par la suite.

A voir ceux qui ont reçu l'esprit saint,
« grand merci », me dis-je, je n'en veux rien.

Feuille tôt envolée,
De neige il y aura une masse.

Mieux ne rien dire
Que de trop dire.

Le dernier à semer,
Moissonne le premier.

Assez de s'imposer dans ce monde
Sans recommencer dans un autre.

15

Note non donnée par le professeur Piguet. La criblette est un petit oiseau de proie.

25 se chante sur l'air :

Je suis petit mais
que m'importe.

38 La pièce a paru dans l'Almanach
du Conteur pour 1937, p. 75

50 Traces laissées à la Dôle par Roland. Aurait, selon la tradition, projeté
de là-haut deux énormes blocs. L'un, échoué près de Burtigny, se vit
malencontreusement débité par des tailleurs de pierre. Voir Feuille
d'Avis de Lausanne du 10 avril 1959, p. 2.

107

Douze coups vont frapper :
Il s'agit maintenant de partir.
Au poing une torche,
Vite en bas la sente !
Une raie de feu
S'élance vers le Lieu

